12.F.158

Fritz B. Talbot

BOSTON
MEDICAL LIBRARY

IN THE
Francis A. Countway
Library of Medicine
BOSTON

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
Open Knowledge Commons and Harvard Medical School

http://www.archive.org/details/traitdelapeste00mert

TRAITÉ
DE LA
PESTE.

Carolus de Mertens
Medicinae Doctor. Facult. Medic.
Viennens. et Argentor. Membrum.
Societ. Reg. Medic. Paris.
Correspondens.

TRAITÉ
DE LA
PESTE,
CONTENANT L'HISTOIRE
DE CELLE
QUI A RÉGNÉ À MOSCOU
en 1771;

Par CHARLES DE MERTENS, Docteur en Médecine, Membre des Facultés de Vienne & de Strasbourg, ci-devant Cenſeur Impérial & Royal, Correſpondant de la Société Royale de Médecine de Paris.

Ouvrage publié d'abord en Latin, actuellement mis en François & augmenté de pluſieurs pièces intéreſſantes, par l'AUTEUR.

Dans Les Livres de Paul E.M. Bendon Docteur en Médecine.

À VIENNE & à STRASBOURG,
Chez les Frères GAY Imprimeurs-Libraires,
À PARIS,
Chez { DIDOT le Jeune, Quai des Auguſtins,
MEQUIGNON, Rue Des Cordeliers.

M. DCC. LXXXIV.

A. Bendon

12.Y.158

AVIS.

Cette édition ne préſente, quant au texte, que ce qui a été publié ci-devant en latin; les augmentations conſiſtent, outre l'introduction, en pluſieurs notes, auxquelles, pour les diſtinguer des anciennes, on a ajouté un aſtériſque.

INTRODUCTION.

DANS toutes les ſciences, principalement dans celle de la médecine, il y a eu de tout tems des opinions différentes ſur les mêmes ſujets de ſpéculation & de théorie : l'obſervation elle-même, baſe de toute vérité en médecine comme en phyſique, n'eſt pas à l'abri des diſſentions & des diſputes ; parce que chacun ayant ſa manière de voir & ſes préjugés, les mêmes objets & leurs rapports en ſont différemment apperçus. Lorſque je donnai en 1778 mes obſervations en latin ſur les fièvres putrides, la peſte, &c. je fis mes efforts pour être exempt de préjugés ; je tâchai de préſenter les faits tels qu'ils étoient, ſans y rien ajouter qui ne fût néceſſaire à mon ſujet, & qui n'intéreſſât le bien public ; j'en écartai, autant que poſſible, toute théorie haſardée, & ne me permis ſur-tout aucune perſonnalité. Convaincu

de n'avoir rien avancé que de vrai, & dont je ne fuſſe entièrement perſuadé, je crus avoir rempli ma tâche, & fus peu inquiet des tracaſſeries qu'auroient voulu me ſuſciter des gens d'avis contraire au mien; chacun, ſelon moi, pouvant en fait d'opinion uſer du droit d'avoir la ſienne (*a*).

Si la tolérance, quant aux opinions, eſt une qualité néceſſaire au bien de la ſociété & aux progrès des ſciences, il n'en eſt pas de même à l'égard de la calomnie.

Un homme, à qui je n'ai parlé de ma vie, quoique nous ayons pendant quelque tems habité la même ville, M. Samoïlowitz, autrefois chirurgien, préſentement docteur en médecine, me calomnie de la façon la plus groſſière dans un ouvrage à la tête duquel ſont les noms de pluſieurs ſociétés ſavantes; dans un ouvrage, que même il a

(*a*) L'accueil qu'on fit à mon ouvrage m'engagea à raſſembler de nouvelles obſervations, dont je compoſai un ſecond volume, qui parut l'année dernière.

dédié à cette grande Souveraine que j'ai eu l'honneur de ſervir, & qui a daigné me protéger.

Dans le chapitre XXIV, & autres endroits de ſon livre intitulé: *Mémoire ſur la peſte, &c.* imprimé à Paris en 1783, il aſſure: 1°. (pag. 80) que je n'ai pas, comme je l'ai avancé, reconnu la peſte au commencement (*b*): 2°. il dit (pag. 74) que je n'ai jamais aſſiſté à aucune des aſſemblées dans le tems que la contagion étoit dans ſa fureur (*c*): 3°. (pag. 77 & 78) que je n'ai pas conſervé la maiſon des enfans trouvés de Moſcou (*d*): 4°. (pag. 78) que je n'ai pas ſoigné & traité dans une maiſon à part les enfans trouvés & les orphelins dont les parens étoient morts de la peſte; que M. de Durnowo ſeul

(*b*) Voyez les pièces ci-deſſous, N°. 1, 2, 4, 5.

(*c*) Voyez ibid. les pièces, N°. 4, 5, 6,

(*d*) Voyez les pièces, N°. 2, 3, 5.

en a ſauvé vingt-ſept (*e*): 5°. (pag. 75) qu'il eſt faux qu'à l'arrivée du Comte Orlow j'aie été conſulté en particulier, & que, comme je l'ai marqué dans mon traité, j'aie donné mon avis ſéparément & par écrit; puiſque je n'étois même plus alors dans la ville (*f*): 6°. il dit encore (pag. 74 & 75) que je me ſuis approprié les obſervations d'autrui & n'ai écrit que d'après des ouï-dire; que je n'ai vu tout au plus que trois malades attaqués de la peſte, & cela au commencement, où il étoit impoſſible de *ſcruter tous les ſymptômes internes & les ſignes externes.* (*g*)

Il rapporte auſſi (page 73) que j'ai dit en plein Sénat: » Que n'ayant jamais vu la » peſte, *je n'en connoiſſois pas les ſymptômes* » *internes & les ſignes externes, & qu'ainſi* » *je ne pouvois répondre à la queſtion, ſi* » *l'épidémie qui commençoit, étoit la peſte ou*

(*e*) Voyez la pièce, N°. 8.

(*f*) Voyez la pièce N°. 7.

(*g*) Voyez N°. 9.

» *non.* » Il eſt vrai que je proférai en langue Ruſſe devant les Sénateurs aſſemblés, que je n'avois jamais vu la peſte; mais au lieu du reſte de cette période, j'ajoutai, que le mal qui étoit alors à Moſcou étoit ſi différent des maladies ordinaires & connues, & ſi reſſemblant dans tous ſes ſymptômes à la peſte, telle que les meilleurs auteurs la décrivent, que je prenois Dieu à témoin, que j'étois perſuadé que c'étoit elle. Les preuves de ce que j'avance ſont, outre les pièces ſous N°. 1, & le contenu des certificats & de la lettre de M. de Yeropkin qui étoit préſent comme Sénateur, ce que rapporte à ce ſujet M. Orreus (*h*)

(*h*) M. Orreus dans un traité de la peſte, qui vient de paroître à Pétersbourg ſous ce titre: *Guſtavi Orræi deſcriptio peſtis, &c. Petropoli* 1784 *in*-4°. *pag.* 29: dit poſitivement, qu'excepté deux médecins (Kuhlmann & Schiadan) tous les autres prononcerent alors que c'étoit la peſte, & qu'ils en porterent témoignage au Sénat dirigeant. Il eſt à remarquer que c'étoit au mois de Mars que nous fûmes mandés au Sénat, & que celui qui rapporte ma prétendue déclaration,

qui ſe trouvoit vers ce tems à Moſcou & étoit inſtruit de tout ce qui avoit rapport à la peſte. » Moi-même, dit M. Samoïlowitz, ibid. pag. 74, » étant chirurgien major du Sénat (ainſi à la fin de l'année 1771, ou même plus tard) » j'ai entendu pluſieurs fois nos » Sénateurs préconiſer l'auteur. » C'eſt moi qu'il déſigne. Les Sénateurs n'auroient certainement pas *préconiſé* un médecin qui auroit donné une réponſe auſſi inepte & auſſi déplacée, que celle qu'on ſuppoſe que j'ai faite dans un des momens les plus critiques pour le bien-être d'une grande partie de ce vaſte Empire.

Par quelle ſingularité faut-il, qu'après avoir ſouffert pendant pluſieurs mois au commencement de 1771, du ſu d'une grande partie de la nation Ruſſe, les déſagrémens (*i*) que les

---

étoit alors en Beſſarabie ou en Valachie : voyez le Mémoire de M. Samoïlowitz ſur la peſte, &c. pag. 66, 67 & 68.

(*i*) Voyez ci-après pag. 15.

cabales de la méchanceté & de l'envie, jointes à l'ignorance de trois médecins (*k*), purent me cauſer, parce que j'avois prononcé des premiers (*l*), que la maladie qui ſe montroit étoit la peſte; par quelle étonnante contradiction faut-il, dis-je, que je me voie, plus de douze ans après, accuſé publiquement de l'avoir méconnue alors? c'eſt aſſurément à quoi je ne me ſerois jamais attendu.

Pour répondre à toutes ces accuſations, je vais produire des témoignages authentiques. Je n'ai point inſéré dans l'édition latine ces preuves inconteſtables de ce que j'avançois,

---

(*k*) Je ne les avois pas nommés dans l'édition latine, ces noms devant peu intéreſſer le public: je m'étois au contraire empreſſé de faire connoître la plupart de ceux qui avoient mérité des éloges, au nombre deſquels MM. Lado & Sibelin, qui ont eu des quartiers de la ville à ſoigner, doivent auſſi être mis.

(*l*) Dans l'aſſemblée des médecins du 22 Décembre 1770, où je me chargeai auſſi d'en faire le rapport à M. le Feld Maréchal Comte de Soltikoff, Gouverneur de la province.

parce que je ne ſoupçonnois pas qu'on pût révoquer en doute, & encore moins nier, ce qui s'étoit paſſé peu d'années auparavant ſous les yeux de tant de monde. D'ailleurs, plus ces témoignages ſont honorables, moins je crus qu'il me convenoit de les publier, lorſque rien ne ſembloit m'y obliger; maintenant je m'y vois forcé pour confondre la calomnie.

PIECES RELATIVES A LA PESTE DE MOSCOU.

N°. I.

LA lettre de M. de Bachmetew, Lieutenant de police de Moſcou, à la ſuite de l'écrit que j'avois donné le 23 Décembre 1770 au Gouverneur-Général. On trouvera le tout en note au bas de la pag. 7 & ſuiv.

N°. II.

» *De la part du Conſeil de Tutelle de la mai-*
» *ſon Impériale d'éducation à Moſcou.*

» Nous ſouſſignés, atteſtons que M. le
» Docteur CHARLES DE MERTENS s'eſt non
» ſeulement acquitté, pendant ſix années con-
» ſécutives, auprès de la maiſon Impériale
» d'éducation à Moſcou, de tous les devoirs

» attachés à ſa charge de médecin, avec une
» vigilance, un zèle & une habileté des plus
» diſtinguées; mais qu'il a porté ſes ſoins
» ſur tout ce qui pouvoit généralement con-
» cerner le bien public. Ce mérite en lui
» n'a jamais mieux éclaté que dans les tems
» malheureux de la peſte qui a tant fait de
» ravages dans la capitale. Alors il a été le
» principal appui de ceux qui étoient char-
» gés de l'inſpection ſur la dite maiſon,
» dont par ſes ſoins, bons conſeils & les
» peines qu'il s'eſt données, ce fléau terrible
» a été détourné. Il a également aidé ceux
» qui veilloient à la police générale, à arrê-
» ter les progrès de ce mal deſtructeur, en
» leur prêtant ſon ſecours par-tout au péril
» de ſa propre vie. En conſidération de
» tous ces ſervices, le conſeil de tutelle,
» pour marquer ſa gratitude ſincère à M.
» DE MERTENS, à cru être de ſon devoir de
» lui faire remettre le préſent atteſtat de
» reconnoiſſance, ſigné de ſes principaux

» membres & muni de ſon cachet. FAIT à
» Moſcou, ce 10 Juin 1774.

» Le premier Curateur, Jean BETZKOY.

» Les Curateurs :

» Adrien LOPOUCHIN.

» Alexandre PAWLOW.

» Prince Michel DOLGOROUKOW.

» Pierre NASCHTSOKIN.

» Serge NASONOW.

» J'ai fait confronter la préſente traduc-
» tion de l'atteſtat ci-deſſus, délivré à M. le
» Docteur CHARLES DE MERTENS par le Con-
» ſeil de Tutelle de la Maiſon Impériale
» d'éducation à Moſcou, & l'ai trouvée en
» tout conforme à l'original. En foi de quoi
» j'ai ſigné la même traduction de mon nom,
» en y appoſant le cachet de mes armes.
» FAIT à Vienne ce 10 Novembre N. St.
» 1774.

» D. P. GALIÇIN.

» Conſeiller privé actuel & Chambellan

» de Sa Majeſté Impériale de toutes les
» Ruſſies, ſon Miniſtre Plénipotentiaire
» auprès de Leurs Majeſtés Impériales &
» Royales, & Chevalier de pluſieurs Or-
» dres. »

N°. III.

LETTRE de M. DE BETZKY à M. MERTENS (*m*).

» *Pétersbourg le* 3 *Janvier* 1772.

» Je ne ſaurois trop vous exprimer, Mon-
» ſieur, la ſatisfaction que je reçois en ap-
» prenant, comme vous me le marquez,
» que nos vœux ont touché le ciel, & que
» la calamité qui nous a ſi long-tems affligés
» a totalement ceſſé en ville, & que tout y

(*m*) L'original de cette lettre eſt en François, & rendu ici mot pour mot; de même que les autres lettres de M. DE BETZKY.

reprend

» reprend ſon train accoutumé. Mais ce ſen-
» timent eſt redoublé en moi, lorſque je
» conſidère que la providence a bien voulu
» garantir totalement notre maiſon d'un
» fléau auſſi cruel. La principale gloire vous
» en eſt due, Monſieur, c'eſt à votre zèle
» infatigable, à vos ſoins, à vos lumières
» qu'elle eſt redevable, après Dieu, de ſa con-
» ſervation: c'eſt une vérité qui ne ſera bornée
» ni par les lieux, ni par les tems, ſoyez-en
» bien perſuadé, ainſi que de toute la juſtice
» que l'on vous en rendra; votre conduite
» a forcé l'envie même à vous admirer &c.

» J'ai l'honneur d'être &c.

» J. BETZKY. »

N°. IV.

Traduction du Certificat de S. E. M. le Général DE YEROPKIN.

» Certificat qui eſt donné à M. le docteur
» DE MERTENS, en ce que quant à l'occaſion
» de la maladie contagieuſe arrivée à Moſcou

» l'an 1771, j'étois chargé par ordre ſpécial
» de Sa Majeſté Impériale du ſoin pour pren-
» dre les précautions néceſſaires contre ladite
» maladie, il aſſiſtoit aux aſſemblées généra-
» les de tous les médecins qui ſe ſont trou-
» vés dans cette ville, & par ſes conſeils loua-
» bles donnoit des moyens utiles pour l'ex-
» tirpation de cette maladie dangereuſe, par
» où il a fait voir non ſeulement le ſavoir de
» ſon art, mais auſſi ſon zèle & ſon empreſ-
» ſement pour le bien public. En foi de
» quoi je lui ai donné le préſent certificat,
» ſigné de ma main & muni de mon cachet
» ordinaire. A Moſcou le 19 Avril 1773.

» Pierre YEROPKIN,

» Lieutenant-Général & Sénateur de Sa Ma-
» jeſté Impériale mon Auguſte Souveraine,
» Chevalier des Ordres de Saint André, de
» Saint Alexandre-Newsky & de Sainte Anne.

» La préſente traduction a été faite à la
» Chancellerie de la légation de Ruſſie à
» Vienne, & ſe trouve en tout conforme au

» véritable ſens de l'original. Ce que j'atteſte
» par ma ſignature. A Vienne ce 23 Décem-
» bre 1775.

» Grégoire DE POLETIKA
» Conſeiller de légation de Ruſſie. »

N°. V.

» *Traduction de la lettre écrite par M. le*
» *Lieutenant-Général* DE YEROPKIN *à S.*
» *E. M.* DE BETZKY, *Conſeiller privé*
actuel & Chambellan de S. M. l'Impé-
ratrice de toutes les Ruſſies, Directeur-Gé-
néral des bâtimens & arts, premier Cura-
teur de la maiſon d'éducation, Chevalier de
pluſieurs Ordres, &c.

» *De Moſcou le* 12 *Avril* 1772 (*n*).

» Aſſuré, comme je ſuis par tant de preu-
» ves, combien le cœur de Votre Excellence
» eſt rempli de ſentimens d'humanité, &

(*n*) C'eſt M. de Yeropkin lui-même qui me fit re-
mettre le double de cette lettre, en m'envoyant celle-
ci pour la faire paſſer à M. de Betzky.

» combien il eſt toujours porté à la géné-
» roſité & à toutes les vertus ſans excep-
» tion, je prends la liberté de vous recom-
» mander M. le médecin DE MERTENS, dont
» les mérites, la conduite diſtinguée & ſur-
» tout le zèle & l'empreſſement qu'il a mon-
» trés dans le tems de la maladie contagieuſe,
» m'obligent à lui rendre juſtice. Chargé
» ſeulement du ſoin de la maiſon des en-
» fans trouvés, & ſans être deſtiné pour les
» quartiers de la ville, il ne laiſſa point ce-
» pendant par ſon zèle pour le bien public,
» lorſque la ſuſdite maladie étoit à ſon plus
» haut période de malignité, d'aſſiſter à toutes
» les conſultations des médecins d'ici, & de
» prendre part à la recherche des remèdes
» & des précautions néceſſaires, en diſant
» toujours ſon ſentiment avec un empreſſe-
» ment particulier, lequel fut ſuivi du ſuc-
» cès & de l'avantage déſiré. Pour de pa-
» reilles conſultations il a été pluſieurs fois
» invité dans ma maiſon avec tous les mé-
» decins ; il n'épargna aucune fatigue ni

» peine, quoiqu'il n'y étoit pas obligé par
» devoir (*o*). De plus, ſous les auſpices de
» la providence divine, il a eu autant de
» ſoins de détourner les accidens funeſtes de
» la maiſon dont Votre Excellence eſt fon-
» dateur, que tous les enfans qu'on y élève
» en ont été préſervés parfaitement. Tout
» ceci me donne un juſte motif pour prier
» Votre Excellence d'accorder à ce digne
» homme ſa protection & ſon aſſiſtance,
» afin qu'il puiſſe obtenir la récompenſe
» qu'il a méritée; par là elle lui fera redou-
» bler ſon zèle louable, & m'obligera moi-

(*o*) Lorſque je fus demandé pour la Ruſſie en 1767, il fut ſtipulé par mon contrat, fait avec l'agrément de mes Souverains, que, ſous la protection de Sa Majeſté Impériale, j'aurois pour chefs M. de Betzky & le conſeil de la maiſon d'éducation: de plus, à mon arrivée à Moſcou, où la cour étoit alors, Sa Majeſté l'Impératrice voulut bien ordonner par une *ukaſe*, que j'aurois le libre exercice de la pratique ſans être examiné au college de médecine: ainſi je ne dépendois en rien ni de ce college, ni de ſon Préſident.

» même en mon particulier en faiſant atten-
» tion au témoignage que je lui préſente à
» ſon égard. C'eſt de cette eſpérance que je
» me flatte, & avec laquelle j'ai l'honneur
» d'être &c.

» Pierre YEROPKIN. »

» La traduction de la lettre ci-deſſus a
» été faite à la Chancellerie de la légation
» de Ruſſie à Vienne, & ſe trouve en tout
» conforme au véritable ſens de l'original.
» Ce que j'atteſte par ma ſignature. A Vienne
» ce 23 Décembre 1775.

» Grégoire DE POLETIKA
» Conſeiller de légation de Ruſſie. »

Réponſe de S. E. M. DE *BETZKY à ma lettre, où étoit incluſe celle de M. le Général* DE *YEROPKIN.*

» *Pétersbourg le* 20 *Avril* 1772.

» Rien n'eſt plus ſatisfaiſant pour moi,
» Monſieur, que de voir confirmer par M.
» le Général de Yeropkin, le jugement que
» j'ai toujours porté de vous; les éloges ré-

» pandus dans ſa lettre qui accompagnoit la
» vôtre du 12 de ce mois, ſont d'autant plus
» flatteurs, que venant d'une telle part, ils
» emportent un ſuffrage général, & ne peu-
» vent laiſſer aucuns doutes qu'ils n'aient été
» mérités. Je ferai uſage de la lettre de ce
» Général, & je déſire de tout mon cœur
» qu'après l'avoir communiquée où il con-
» vient, il en réſulte pour vous, Monſieur,
» tous les bons effets que vous devez vous
» en promettre &c.

» J'ai l'honneur d'être &c.

» J. BETZKY. »

N°. VI.

Extrait d'une lettre que S. E. M. le Général-en-Chef Comte Pierre DE PANIN *me fit l'honneur de m'écrire.*

De Nicolsky (p) le 20 Septembre 1771.

» Monſieur,

» Le ſoin que vous avez toujours eu de

(p) Village à quelques werſtes de Moſcou, où les

» remplir ſi dignement vos fonctions, vos » ſervices envers ma patrie, & le danger » preſſant que vous avez couru (*q*) & cou- » rez peut-être encore dans cette funeſte » occurrence, ne reſteront ſans doute point » ſans la juſte récompenſe qu'ils méritent, » lorſque notre incomparable Souveraine & » la Société les apprendront. C'eſt ce que je » ſouhaite infiniment, & ce dont j'oſe vous » répondre en même tems que de l'eſtime » qui vous eſt due, & qu'a pour vous en par- » ticulier &c.

» Comte P. PANIN. »

N°. VII.

L'ordre de M. DE YEROPKIN du 30 Septembre 1771, avec les ſix points propoſés par M. le Comte ORLOW, & ma.

---

ravages de la peſte en ville avoient obligé ce Seigneur de ſe retirer vers la fin d'Août.

(*q*) Lors de la révolte, qui commença le ſoir du 15 Septembre 1771.

réponſe. Je les ai inſérés comme note au bas de la page 29 & ſuiv.

N°. VIII.

L'approbation du Conſeil de ſanté, pour la maiſon de quarantaine que j'avois établie, & les lettres de M. DE BETZKY ſur le même ſujet; voyez la note au bas de la page 140 & ſuiv.

N°. IX.

D'après toutes ces pièces, on voit combien l'aſſertion, *que je n'ai pas eu occaſion de voir trois fois la peſte*, eſt éloignée de la vérité; d'autant plus qu'il eſt avéré, que je n'ai pas quitté la ville un inſtant pendant l'année où ce fléau a moiſſonné tant de milliers d'hommes ſous mes yeux; que j'en ai arrêté les progrès à ſept repriſes parmi les ſoldats & les ouvriers de la maiſon d'éducation, & différentes fois dans celle de quarantaine deſtinée aux enfans & aux femmes en couches.

Les perſonnages que je viens de citer, gens de la première diſtinction & occupant des places conſidérables, ſont encore vivans; ils étoient (*r*) preſque tous à Moſcou pendant le tems de la peſte, & par conſéquent témoins oculaires. Celui, au contraire, qui publie avec tant d'aſſurance des calomnies & des abſurdités ſur mon compte, n'eſt, de ſon propre aveu, arrivé à Moſcou qu'en Juin (*s*), ſix mois après que la peſte y avoit commencé; & a paſſé les mois de Juillet,

(*r*) M. DE BETZKY, que ſes charges attachoient particulièrement à la perſonne de la Souveraine, étoit à St. Pétersbourg. Comme premier Curateur de la maiſon d'éducation, il recevoit au moins une fois par ſemaine, de la part du Conſeil & du premier Inſpecteur, le journal de ce qui s'y paſſoit, & étoit d'ailleurs bien informé de ce qui arrivoit à Moſcou, ſur-tout pendant la peſte.

(*s*) Mémoire ſur la peſte, &c. par M. Samoïlowitz pag. 81.

d'Août & de Septembre (*t*) dans les hôpitaux de la peſte & dans les quarantaines, d'où il ne pouvoit ſortir. Outre qu'il eſt peu honnête à qui que ce ſoit de vouloir faire parade de ſon patriotiſme en cherchant à déprimer les ſervices des étrangers envers ſa patrie; c'eſt aſſurément faire injure à la nation Ruſſe, que de croire lui plaire en les calomniant. Je conſerverai toujours avec la plus vive reconnoiſſance le ſouvenir des procédés des Grands de la Ruſſie à mon égard, de même que de ceux de la nobleſſe & des habitans de Moſcou, qui, pendant les ſix années que j'ai paſſées dans cette ville (*u*), m'ont honoré de leur eſtime & de leur confiance, & ont mis le comble à leurs bontés pour moi par les regrets qu'ils ont témoignés lors de mon départ. C'eſt donc aux compa-

---

(*t*) *Ibid.* pag. 91.

(*u*) Je ne me ſuis jamais abſenté de Moſcou vingt-quatre heures de ſuite pendant les ſix années de mon ſéjour dans cette ville; & je n'en ſuis parti que dix-huit mois après que la peſte y eut entièrement ceſſé.

triotes mêmes de M. Samoïlowitz, aux gens de lettres, aux honnêtes gens de tous les pays, & aux ſociétés ſavantes dont les noms ornent le titre de ſon livre, que je m'adreſſe, en leur abandonnant ma cauſe (*x*). Il me ſuffit d'avoir apporté des preuves inconteſtables de la vérité de ce que j'avois avancé; des preuves qui conſtatent que je me ſuis employé avec tout le zèle poſſible pour la conſervation de mes ſemblables, pour le bien du pays où je vivois, & pour répondre aux vues bienfaiſantes de la grande Souveraine que j'avois l'avantage de ſervir, dont j'eus dans ces circonſtances, ainſi que dans beaucoup d'autres, ſouvent lieu d'admirer le vaſte génie & les ſoins maternels pour le bien-être de ſes ſujets.

(*x*) Je me diſpenſe de faire aucune autre remarque ſur les écrits de M. Samoïlowitz, & d'entrer en diſcuſſion ſur les matières où nous ne ſommes pas du même avis, ma façon de penſer & mes occupations m'éloignant abſolument de tout ce qui eſt du genre polémique. Je m'en tiens d'ailleurs à ce que j'ai écrit, parce que c'eſt la vérité.

TRAITÉ

TRAITÉ DE LA PESTE.

CHAPITRE I.

HISTOIRE DE LA PESTE QUI A RÉGNÉ A MOSCOU en 1771.

LA peſte avoit au commencement du dix-ſeptième ſiècle, pour la dernière fois ravagé la ville de Moſcou, & n'y avoit plus paru depuis ce tems. Pendant la guerre des Turcs de 1736, elle avoit été parmi la garniſon Ruſſe d'Oczakow, d'où elle fut tranſportée en Ukraine; mais alors elle ne pénétra pas plus loin (*a*).

En 1769 la guerre commença entre les Ruſſes & les Turcs. Nous apprîmes, l'année ſuivante,

(*a*) M. Schreiber, alors profeſſeur de Médecine à l'Académie de Pétersbourg, donna une hiſtoire de cette peſte ſous le titre: *Obſervat. & cogitat. de peſtilentia quæ* 1738 *&* 1739 *in Ukrania graſſata eſt.*

que les Turcs avoient apporté la peſte en Valachie & en Moldavie, qu'elle y faiſoit des ravages, & que beaucoup de Ruſſes étoient morts dans la ville de Yaſſy d'une maladie, qu'au commencement quelques-uns avoient nommée fièvre maligne, mais que les meilleurs médecins avoient reconnue être la peſte. Le Baron d'Aſch, premier médecin de l'armée, donna en Allemand la deſcription de cette maladie dans une lettre à ſon frere, médecin praticien de Moſcou, qui me la communiqua; en voici la traduction: « Elle attaque les hom-
» mes de différentes manières; quelques-uns
» ſont légèrement malades, ſe plaignant pen-
» dant quelques jours d'un mal de tête, com-
» me celui que donnent les vapeurs du char-
» bon, tantôt plus fort, tantôt plus foible,
» même quelquefois ceſſant & revenant. Ils
» ſentent par intervalles des douleurs vagues
» à la poitrine & ſur-tout au cou; ils devien-
» nent peu à peu foibles & chagrins, comme
» enivrés & aſſoupis. Ils ont un goût particu-
» lier dans la bouche, lequel ſe change enſuite
» en amertume; leur urine eſt brûlante »
(*ce qui arrive fréquemment au commencement des fièvres*) » ces ſymptômes ſont ſuivis de
» froid, de chaud, & enfin de tous ceux de

» la peſte confirmée. Une ſueur critique ter-
» mine quelquefois la maladie avant l'érup-
» tion des exanthêmes & des tumeurs. Ceux
» que la contagion affecte plus vîte & plus
» violemment, ſont attaqués tout à coup,
» ſoit au ſortir d'un repas trop fort, ſoit à la
» ſuite d'un accès de colère, ou d'un exercice
» trop violent, de maux de tête, de nauſées
» avec vomiſſemens; leurs yeux ſont enflam-
» més & larmoyans; ils ſentent en même tems
» des douleurs dans les endroits où les bubons
» & les charbons doivent ſortir. La chaleur
» de la fièvre n'eſt pas conſidérable; mais le
» pouls eſt tantôt plein & dur, tantôt petit,
» mou & à peine ſenſible, ſouvent intermit-
» tent, mais ſur-tout foible. Tout ceci eſt
» accompagné de foibleſſes, la langue eſt
» blanche, la peau ſèche, les urines de couleur
» de citron, ou troubles, mais ſans ſédiment;
» pluſieurs ont une diarrhée qu'il eſt difficile
» d'arrêter; enfin les délires, les bubons, les
» charbons, les pétéchies s'y joignent. »

L'été ſuivant ce mal entra en Pologne, & y fit un grand ravage; de là il fut apporté à Kiow, où il enléva quatre mille hommes. Tout commerce fut d'abord interrompu entre cette ville & Moſcou; on mit des gardes ſur les

grandes routes, & l'on ordonna une quarantaine de quelques ſemaines pour ceux qui vouloient paſſer outre.

A la fin de Novembre 1770, le profecteur d'anatomie à l'hôpital militaire de Moſcou eſt attaqué d'une fièvre putride pétéchiale, qui l'emporte le troiſième jour. Les gardes-malades du même hôpital demeuroient avec leurs familles dans deux chambres ſéparées des autres. Dans l'une de ces chambres ils tombent malades l'un après l'autre, de ſorte que tous, au nombre de onze, y compris les femmes, ont une maladie aiguë putride avec des pétéchies; chez quelques-uns d'entr'eux on remarque des bubons & des charbons; la plupart meurent entre le troiſième & le cinquième jour. Le même mal avec des ſymptômes ſemblables gagne auſſi les infirmiers de l'autre chambre.

Le 22 * Décembre on nous convoque au comptoir de médecine; le premier médecin de l'hôpital militaire fait le rapport que je viens de donner: trois autres médecins en atteſtent la vérité, & tous enſemble aſſurent que quinze perſonnes, tant infirmiers, que leurs

* Dans l'édition latine il y a ici une faute d'impreſſion, le 23 au lieu du 22.

femmes & enfans, ſont mortes de ce mal depuis la fin de Novembre; que cinq en ſont encore attaquées, & que d'ailleurs cette maladie ne ſe trouve nulle part dans l'hôpital. De onze médecins que nous étions, aucun n'héſita à nommer ce mal la peſte, excepté le phyſicien de la ville *, qui ayant été appellé pluſieurs fois par M. Schafonsky chez ces malades, avoit prononcé que c'étoit une ſimple fièvre putride, & le ſoutenoit encore de vive voix & par écrit.

Cet hôpital eſt hors de la ville près du faubourg des Allemands, duquel il eſt ſéparé par une petite rivière appellée *Yauſa*. Nous conſeillâmes de le fermer d'abord & de l'entourer de ſoldats qui empêchaſſent toute communication; nous demandâmes qu'on mît tous les infirmiers avec leurs femmes & leurs enfans dans un endroit à part, en ſéparant les malades d'avec les bien-portans; que les habits & les meubles, tant de ceux qui vivoient encore, que des morts, fuſſent brûlés. Le froid avoit commencé plus tard cette année; la ſaiſon fut humide & pluvieuſe juſqu'à la fin de Décembre; il ſurvint alors une forte gelée, qui dura le reſte de l'hiver.

* M. Rinder.

Outre notre rapport en commun, M. le Feld-Maréchal Comte de Soltikoff me demanda encore mon ſentiment en particulier, & voulut que je lui marquaſſe ce que je penſois qu'il y avoit à faire dans ces circonſtances. Je n'héſitai pas dans un ſi grand danger de la choſe publique, à donner mon avis d'une façon claire & ſans détour. Ainſi donc, dans un écrit que je remis au Gouverneur-Général, j'inſiſtai principalement ſur la néceſſité de prendre toutes les précautions poſſibles quant à l'hôpital, où j'affirmois que la peſte étoit parmi les infirmiers; j'ajoutai qu'il falloit faire des recherches exactes pour ſavoir ſi la contagion n'étoit nulle part cachée dans la ville; & que par-tout où on la découvriroit, on devoit l'arrêter de la même façon. Qu'à cette fin il étoit néceſſaire d'ordonner aux médecins & chirurgiens, que, s'ils rencontroient quelque choſe d'extraordinaire ou de douteux chez leurs malades, ils en fiſſent incontinent rapport au comptoir de médecine; d'enjoindre aux officiers & prépoſés de la police, d'appeller des médecins dès que pluſieurs perſonnes tomberoient malades dans une même maiſon. J'avouai cependant que la choſe ſeroit très-difficile, s'il y avoit d'autres endroits de la ville

infectés ; mais je diſois, qu'en ce cas même, on pouvoit encore eſpérer d'étouffer ces étincelles pendant le grand froid, pourvu qu'on s'y prît de la manière convenable, & ſans retard. (*b*).

---

* (*b*) Voici cet écrit tout au long, tel que je le remis en françois au Feld-Maréchal Comte de Soltikoff.

» *Moſcou, le* 23 *Décembre* 1770.

» Le rapport du médecin du grand hôpital de » Moſcou, m'ayant convaincu, de même que les » médecins de cette ville aſſemblés, que la peſte eſt » réellement dans cet hôpital parmi les gardes-malades, » il ne reſte plus qu'à prendre toutes les précautions » poſſibles pour empêcher qu'elle ne ſe communique » plus loin, ce qui ſeroit le plus grand malheur qui » pût arriver à une ville auſſi peuplée, & où ſans doute » elle feroit des ravages affreux. Dans l'aſſemblée que » nous avons tenue hier entre médecins, nous avons » donné en commun le rapport de ce que nous ju- » geons néceſſaire pour prévenir ce malheur.

» S. E. M. le Feld-Maréchal m'ayant en outre de- » mandé mon avis en particulier, je vais lui détailler » ce que mon amour pour le bien public me ſuggère » dans un cas auſſi critique. La peſte eſt un mal qui » ne ſe communique que par l'attouchement immédiat » des peſtiférés mêmes, ou des vêtemens & meubles » dont ils ſe ſont ſervis ; & non répandu dans l'air, » quoique les différentes conſtitutions de l'atmoſphère

Nous voulions tenir tout ceci caché pour le public; mais le bruit de la peſte qui, quelques mois auparavant avoit affligé Kiow, avoit tellement diſpoſé les eſprits, que les précau-

---

» puiſſent plus ou moins diſpoſer nos corps à prendre » l'infection. Ceci poſé, dans le cas où nous nous trou- » vons, mon avis, comme celui des autres médecins, » eſt, qu'on entoure le grand hôpital de ſoldats, qui ne » laiſſent entrer ni ſortir perſonne, & qui interceptent » toute communication avec le reſte de la ville. Le » comptoir de médecine donnera des inſtructions au » médecin de cet hôpital, tant pour le traitement des » peſtiférés, que pour mettre le reſte de ceux qui y » ſont enfermés, à l'abri de la contagion. Il eſt abſolu- » ment néceſſaire que les ſoldats de garde n'aient au- » cune communication avec ceux qui ſont au dedans » de l'hôpital, dont les portes doivent être fermées. » Cette première garde ſera toujours la même; il de- » vroit y en avoir une autre en de çà du pont, & dans » toutes les rues qui aboutiſſent à l'hôpital. Comme » celle-ci n'aura rien de commun avec la première, » elle peut être relevée par de nouveaux piquets. » Il faut y envoyer une quantité de proviſions ſuffi- » ſante pour pluſieurs mois, des vivres de toute eſ- » pèce, comme farine, orge, riz, &c. tant pour les » malades, que pour les employés; & linge, toile cirée, » habits ordinaires, &c. Il doit y avoir un pourvoyeur » chargé d'acheter tout ce dont on pourra en outre y » avoir beſoin, & que celui-ci n'ait aucune communica-

tions que nous prîmes pour l'hôpital militaire, cauſerent une terreur panique dans toute la ville. C'étoit en vain que nous cherchions à relever le courage des habitans.

» tion avec les reclus; il recevra chaque jour un billet » de l'économe de l'hôpital; ce billet ſera paſſé au vi- » naigre & parfumé : d'après cela il fera les achats, » comme viande, & autres choſes néceſſaires, & les » fera tranſporter juſqu'au milieu du pont. Quand il ſe » ſera retiré avec ſes gens, l'économe de l'intérieur » viendra les prendre & les diſtribuera ſuivant que cha- » cun les aura demandées. Ces deux emplois requiè- » rent des perſonnes d'une probité reconnue. Tout » ceci doit être obſervé juſqu'à ce qu'il n'y ait plus le » moindre ſoupçon de peſte dans cet endroit, & qua- » rante jours après; c'eſt le ſeul moyen d'empêcher » que l'infection ne gagne la ville de ce côté-là.

» La ſource du mal venant de l'Ukraine, tout ſera » en vain, & nous aurons chaque jour de nouvelles » alarmes, ſi tous ceux qui viennent de cette pro- » vince, ne ſont obligés de garder le plus ſtrictement » une quarantaine de ſix ſemaines, entre les lieux où » la peſte règne & le gouvernement de Moſcou, ſans » avoir égard à la condition ni au rang des perſon- » nes. A cet effet, les cordons doivent être tirés » de façon que perſonne ne puiſſe les paſſer d'au- » cun autre côté, que par les endroits où ſe trou- » vent les officiers & chirurgiens qui les commandent. » Les ordres ne ſauroient être trop ſtricts, & les me-

Mais quelques jours après, lorſqu'on apprit que dans l'hôpital même il n'y avoit que ſept infirmiers attaqués de cette maladie, & que le reſte en étoit exempt, on tomba dans une

---

» naces trop fortes; car où il va du ſalut public, il » n'y a plus de conſidération particulière. Il ſeroit né- » ceſſaire, en outre, qu'à une diſtance de dix ou vingt » werſtes de Moſcou à la ronde (ſuivant le nombre de » ſoldats qui peuvent être employés) on tirât un ſe- » cond cordon complet, où l'on exigeât des paſſans » les certificats des endroits d'où ils viennent en de çà » du premier cordon, ou des billets de quarantaine » ſignés par les officiers & chirurgiens, s'ils viennent » d'au de là. Pour les quarantaines du cordon le plus » éloigné, il faut choiſir des villages près des grands » chemins; en prendre les meilleures maiſons, les » bien aérer & parfumer; & au cas qu'il s'y trouve » quelque voyageur attaqué de la peſte, le renvoyer » dans un village plus loin, où il y aura un lazaret » avec un chirurgien & pluſieurs ſous-chirurgiens, » afin de ne pas infecter ceux qui tiennent la quaran- » taine. Les couriers venant des armées, ne pourront » plus aller au de là de ce premier cordon, & y re- » mettront leurs paquets parfumés & paſſés au vinai- » gre, à d'autres qui les porteront à leur deſtination. » Voilà, à mon avis, le ſeul moyen de ſauver la ville » de Moſcou & ſes environs; mais il faut que tout ceci » ſoit obſervé à la dernière rigueur; car une ſeule ex- » ception peut en entraîner la ruine. Il s'agit auſſi de

autre extrêmité, & ſe croyant en pleine ſécurité, les grands, les nobles, les marchands, le petit peuple, en un mot, tous les habitans,

---

» chercher à découvrir ſi l'infection n'eſt pas déjà dans » la ville; à cet effet, tous les officiers de police doivent être tenus de s'informer dans leurs quartiers » reſpectifs, auſſi-tôt qu'une perſonne meurt, combien » de tems elle a été malade, & de quelle eſpèce de » maladie: & pour peu qu'il y ait quelque choſe de » ſuſpect, le chirurgien de la police doit faire l'inſpection du cadavre, & les perquiſitions néceſſaires. Si » l'on trouve que quelqu'un meurt de la peſte, il faut » prendre les mêmes précautions que celles indiquées » ci-deſſus pour l'hôpital; entourer la maiſon de gardes, &c. ſi c'eſt chez du bas peuple, envoyer tous » ceux qui ont été auprès du malade, à un hôpital » qu'on pourra faire dans un quartier éloigné de la » ville, & entièrement ſéparé. Pendant tout ce tems de » ſoupçons & de calamités, chaque médecin & chirurgien, entre les mains de qui il meurt un malade, » devroit envoyer au comptoir de médecine une note, » où il marqueroit de quelle maladie il eſt mort, au » moins, s'il y a quelque ſoupçon de peſte.

Signé MERTENS.

M. le Comte de Soltikoff envoya dès le même jour ce mémoire en Cour.

Peu de tems après, au commencement de Janvier, M. de Bachmetew, maître de police de Moſcou, m'envoya la lettre ſuivante:

excepté le gouverneur & un petit nombre de perſonnes, ne voulurent plus entendre parler de précautions.

Cette ſécurité, qu'entretenoit ſur-tout l'o-

» *Traduction d'une lettre de M.* DE BACHME-
» TEW, *Lieutenant de police de Moſcou, adreſſée à*
» *M.* DE MERTENS *au mois de Janvier* 1771.

» MONSIEUR,

» Son excellence M. de Tſchitſcherin, Lieutenant-
» Général de police, vient de me tranſmettre des or-
» dres de Sa Majeſté Impériale, de la teneur ſuivante.

» Tâchez de voir le médecin Mertens, & propoſez-
» lui la queſtion : s'il ne valoit pas mieux dans les
» circonſtances préſentes, de tenir toutes les chambres
» de l'hôpital froides, comme cela ſe pratique avec
» celles où ſe trouvent les perſonnes qui ſubiſſent
» l'inoculation de la petite vérole. Il ſemble qu'il vau-
» droit encore mieux de raſſembler les malades pour
» une couple de jours, pendant qu'il fait bien froid,
» d'évacuer ainſi quelques chambres pour les bien
» aérer, & d'y tranſporter enſuite les malades, les
» chambres étant de cette façon alternativement ra-
» fraîchies, on peut les faire chauffer, pourvu que ce
» ſoit à un degré de chaleur tempérée. Je vous prie
» de propoſer cet avis à M. Mertens de ma part, afin
» qu'il aille en conſultation là deſſus avec les autres
» médecins; & au cas que l'un ou l'autre d'entr'eux
» ne veuille point ſuivre cette méthode, pourvu qu'il

pinion du phyſicien de la ville, dura juſqu'au

» l'adopte lui, ou bien quelqu'un de ceux qui obſer-
» vent celle de Dimſdale dans l'inoculation de la petite
» vérole; alors on n'a qu'à garder les malades dans les
» chambres froides, ſans faire attention à l'opinion des
» autres médecins. Je vous écris ceci par ordre de Sa
» Majeſté Impériale, afin que vous conſultiez là deſſus
» M. Mertens, & qu'on s'en tienne enſuite à la mé-
» thode qu'il jugera à propos d'adopter.

» Comme tout ce que je viens de vous écrire ci-deſ-
» ſus eſt une copie exacte de l'ordre qui m'a été adreſſé
» par S. E. M. de Tſchitſcherin; je me tiens perſuadé
» que vous ne manquerez pas d'agir en conformité.

» Je ſuis à jamais, Monſieur,

» Votre très-humble ſerviteur,

» Nicolas BACHMETEW.»

» *Moſcou; ce* (†) *Janvier* 1771.

» La préſente traduction a été faite à la Chancel-
» lerie de la légation de Ruſſie à Vienne, & ſe trouve
» en tout conforme au véritable ſens de l'original. Ce
» que j'atteſte par ma ſignature. A Vienne ce 23 Dé-
» cembre 1775.

» Grégoire DE POLETIKA,

» Conſeiller de légation de Ruſſie. »

On peut juger par le contenu de cette lettre, de la ſollicitude de Sa Majeſté l'Impératrice pour la conſer-

(†) *Il n'y a dans l'original que la date de l'année & du mois: celle du jour a été oubliée, & la place laiſſée en blanc.*

mois de Mars: il n'étoit plus queſtion de convocation de médecins. Toutes les précautions étoient, malgré nous, négligées en ville: il n'y avoit qu'à l'hôpital militaire que par ordre précis de ſa Majeſté Impériale, glorieuſement régnante, on les obſervoit; & qu'ainſi la peſte s'y éteignit après avoir attaqué vingt-quatre infirmiers, deſquels deux réchapperent. Six ſemaines après la mort du dernier, tous les effets, habits, lits, &c. qui leur avoient ſervi, furent brûlés avec la maiſon de bois où ils avoient demeuré. L'hôpital fut rouvert à la fin de Février.

Le vulgaire, qui ne juge des choſes que par les ſuites, appelle peſte, toute maladie qui a enlevé pluſieurs milliers d'hommes; & ne croit jamais qu'elle exiſte, à moins qu'un grand nombre de morts ne l'ait confirmée. De plus quantité de gens ſe ſont mis en tête, je ne ſais

---

vation de ſes ſujets; combien le génie de cette grande Princeſſe lui faiſoit enviſager les choſes dans leur vrai point de vue, & lui ſuggéroit, outre les précautions néceſſaires, le régime le plus convenable contre la peſte. C'eſt auſſi ce qui la termina ſi heureuſement à l'hôpital militaire. Si les habitans de Moſcou n'avoient pas été ſéduits par des apparences trompeuſes & par de faux raiſonnemens, au point de négliger toutes les précautions, nous aurions vraiſemblablement été auſſi heureux à la fabrique de draps, qu'à l'hôpital.

par quelle raiſon, que la peſte eſt un fléau qui tombe du ciel, & tue tout à coup des légions d'hommes. Nous trouvons dans preſque toutes les hiſtoires de la peſte, que ce préjugé a toujours été la principale cauſe, qui a empêché qu'on ne s'oppoſât à ſes progrès dès ſon principe. On peut comparer le commencement de la peſte à une étincelle facile à éteindre; mais qui abandonnée, excitera un incendie que rien ne pourra plus arrêter.

L'opinion qui flattoit la ſécurité publique, prévalut aſſez généralement, comme cela arrive preſque toujours (*c*). Il ne nous reſtoit

---

* (*c*) J'eus alors beaucoup plus de déſagrémens à eſſuyer que mes confrères, ayant été des premiers à nommer la peſte, & tout le monde ſachant que j'avois outre cela donné une déclaration à part, pour qu'on prît toutes les précautions poſſibles, & qu'on fît les recherches les plus exactes ; j'avois auſſi une pratique conſidérable; ainſi les cris de ceux qui croyoient que nous nous étions trompés, tomberent principalement ſur moi, puiſqu'ils s'imaginoient que j'avois induit les autres médecins en erreur.

Les clameurs de ceux qui nioient que ce fût la peſte, troublerent d'abord les eſprits; & lorſque la calamité fut parvenue à ſon plus haut degré, en ſe joignant à la ſuperſtition & au déſeſpoir, elles porterent un peuple, d'ailleurs bon & docile, aux excès dont je ferai mention plus bas.

que la tranquillité de la conſcience, & la conviction d'avoir agi en médecins inſtruits & en bons citoyens. Plût à Dieu que les choſes en fuſſent reſtées là, & que l'événement n'eût pas confirmé la vérité de ce que nous avions avancé! Nous n'aurions pas vu l'affreuſe deſtruction de tant de nos ſemblables, & nous n'aurions pas été témoins de la plus horrible calamité publique.

Le 11 Mars 1771, on nous convoque de nouveau au comptoir de médecine. Il y avoit au centre de la ville une vaſte maiſon, ſituée près de la rivière, qui ſervoit à une fabrique de draps pour l'armée : on y occupoit trois mille ouvriers des deux ſexes, dont le tiers à peu près, de la claſſe la plus pauvre, demeuroit au rez de chauſſée; les autres, après y avoir travaillé pendant le jour, s'en retournoient le ſoir chez eux dans différens quartiers de la ville. M. Yagelsky, alors ſecond médecin de l'hôpital militaire, que le Gouverneur-Général avoit envoyé le matin dans cette fabrique, nous dit y avoir trouvé quelques malades (huit, ſi je ne me trompe) attaqués du même mal, qu'il avoit vu trois mois avant chez les infirmiers de l'hôpital militaire, avec des pétéchies, des vibices, des charbons & des bubons;

bons; il nous dit encore y avoir vu ſept cadavres qui portoient les mêmes marques. Lorſqu'il interrogea les ouvriers de cette fabrique, pour ſavoir comment & depuis quand ce mal y avoit commencé, ils lui avouerent qu'au commencement de Janvier, une femme qui avoit une tumeur à la joue, s'étoit réfugiée chez un de ſes parens qui y demeuroit, & qu'elle étoit morte chez lui : que, depuis ce moment, journellement quelqu'un d'entr'eux avoit été attaqué de cette maladie. Ils convinrent de plus, que depuis cette époque juſqu'à ce jour, en comptant les ſept cadavres qui n'étoient pas encore inhumés, cent dix-ſept perſonnes y étoient mortes. Cette relation de M. Yagelsky nous fut confirmée par deux autres médecins, qui y avoient auſſi été envoyés le même jour pour prendre inſpection des malades & des corps morts.

Nous déclarons de nouveau dans un écrit adreſſé au Gouverneur-Général & au ſénat (qui nous avoit convoqués) que cette maladie eſt la peſte (*d*), & nous les requérons de faire ſortir de la ville tous ceux qui habitent cette

* (*d*) Voyez *Guſtavi Orrai, Deſcriptio peſtis &c. in-4°, Petropoli* 1784. *pag.* 29.

maiſon, en ſéparant les malades des bien-portans ; nous demandons auſſi qu'on brûle les effets des morts & des malades ; & qu'on faſſe les perquiſitions les plus exactes, pour ſavoir s'il n'y avoit nulle part ailleurs en ville quelque germe de peſte caché. La terreur s'empare derechef de tous les eſprits : on voit ce que la négligence à obſerver les précautions a produit.

Nous étions alors treize médecins aſſemblés (*e*), deſquels deux, qui trois mois auparavant avoient donné avec nous le nom de peſte à la maladie des infirmiers de l'hôpital, diſoient actuellement que celle-ci n'étoit pas la peſte, mais une fièvre putride ; ils le marquèrent auſſi dans des relations à part au ſénat. Ces deux médecins (*) qui, avec la plupart des chirurgiens, étoient maintenant d'opinion contraire à la nôtre, avoient été induits en cette erreur, en voyant que le nombre des morts dans la ville n'étoit pas augmenté, mais plutôt moindre que les années précédentes, & qu'il y avoit très-peu de malades.

(*e*) Le Phyſicien de la ville eut à la fin de Février un ulcère gangreneux à la jambe, qui l'empêcha de ſe trouver à cette aſſemblée; il mourut peu après.

(*) Kuhlmann & Schiadan.

Quelques jours après, ayant été mandé au ſénat avec les autres médecins & les chirurgiens, afin que chacun de nous déclarât ouvertement ſon ſentiment, j'y pris Dieu à témoin que j'étois perſuadé que la maladie dont il s'agiſſoit, étoit vraiment la peſte (*f*); dix de mes collègues furent de mon ſentiment, & les deux en queſtion furent d'avis contraire (*g*); ils avouerent cependant qu'il ne falloit pas rejetter toutes les précautions contre un mal, qui, quoiqu'il ne fût pas la peſte, avoit néanmoins quelque choſe de contagieux.

Le premier jour (11 de Mars) ſe paſſe à délibérer; on ferme la maiſon infectée, on y met des gardes afin que perſonne n'y entre, ni n'en ſorte; beaucoup de ceux qui s'y trouvent renfermés ſe ſauvent par les fenêtres, le reſte eſt tranſporté pendant la nuit hors de la ville, les ſains au couvent de Saint-Simon, & les malades à celui de Saint-Nicolas, dont l'un eſt à ſix, & l'autre à huit werſtes. Ces monaſtères ſont entourés de hautes murailles, & n'ont qu'une ſeule iſſue. Comme on trouva quelques perſonnes mortes de la peſte parmi les ouvriers de cette fabrique, qui demeuroient

* (*f*) Voyez l'introduction.

* (*g*) Voyez *Guſtavi Orræi deſcriptio peſtis &c. page* 29.

dans leurs propres maiſons, on enferma ceux-ci dans un troiſième couvent, également ſitué hors de la ville. Il fut ordonné aux chirurgiens, qui eurent ſoin de tous ces gens, d'envoyer journellement au comptoir de médecine, la liſte des malades & des morts. On choiſit des médecins qui dûrent veiller à ce que tout ce qui concernoit le traitement des malades, la conſervation de ceux qui étoient en quarantaine, & la ſépulture des morts, fût exactement obſervé. Les médecins Eraſmus & Yagelsky (*h*) méritèrent beaucoup du public, en s'acquittant de ces deux emplois. Lorſque quelqu'un de ceux qui étoient en quarantaine tomboit malade, on le tenoit dans une chambre à part, juſqu'à ce qu'il parût des ſignes de peſte, & alors il étoit tranſporté dans une voiture & par des hommes deſtinés à cet uſage, à l'hôpital de la peſte, autrement St. Nicolas.

Les bains publics, où le peuple a coutume d'aller au moins une fois par ſemaine, furent fermés. On partagea la ville en ſept quartiers, à chacun deſquels on donna un médecin avec deux chirurgiens, afin que tous les malades & tous les corps morts fuſſent exa-

* (*h*) Tous deux morts depuis.

minés. On leur adjoignit des officiers de police. Les inhumations dans la ville furent défendues, on leur aſſigna des places convenables de différens côtés, à quelque diſtance de la ville. On ſtatua, que s'il ſe trouvoit quelqu'un du bas peuple attaqué de la peſte, on le porteroit à l'hôpital de Saint-Nicolas, & qu'après avoir brûlé ſes effets, on retiendroit ceux qui habitoient la même chambre, dans des endroits publics hors de la ville pendant quarante jours: que ſi pareille choſe arrivoit dans la maiſon d'un bourgeois ou d'un noble, tous les domeſtiques qui demeuroient dans la même chambre que le malade, ſeroient retenus dans ces quarantaines, & que le maître avec toute ſa famille devroit ſe tenir enfermé dans ſa propre maiſon pendant onze jours. Tout ceci fut confirmé, & porté en forme de loi, par une réſolution du ſénat. M. le Général Peter Demitrewiſch de Yeropkin (*i*), homme auſſi diſtingué par ſes mœurs & ſes vertus ſociales, que par ſa naiſſance & ſa valeur, fut nommé par Sa Majeſté l'Impératrice, Directeur-Général de ſanté.

Il n'y avoit pas encore beaucoup de gens qui

* (*i*) C'eſt ainſi que ſe prononce ce nom, qu'on écrit en Ruſſe, Eropkin.

fuſſent convaincus que la peſte étoit parvenue juſqu'à Moſcou. M. Orreus, médecin de l'armée, qui avoit, de ſon propre mouvement, pris ſur lui le traitement des peſtiférés à Yaſſi, à ſon paſſage alors par Moſcou, pour ſe rendre à Pétersbourg, fut requis de viſiter les malades & les cadavres dont j'ai fait mention plus haut; ce qu'ayant fait, il aſſura que cette maladie reſſembloit entièrement à celle qui avoit, peu de tems auparavant, fait de grands ravages en Moldavie & en Valachie; & que c'étoit vraiment la peſte. Ceci fut encore confirmé par le Docteur Lœrch, revenu alors de Kiow, où il s'étoit arrêté depuis l'année précédente, pendant que la peſte y étoit.

Le tems reſta très-froid juſqu'au milieu d'Avril, ce qui fit que le miaſme plus fixe & plus inactif, attaquoit uniquement ceux qui demeuroient avec les infectés. Dans l'hôpital de la peſte, il n'en mouroit par jour que trois ou quatre; & des fabricans qui étoient en quarantaine, il n'en tomboit malades qu'à peu près autant.

D'après les rapports des médecins, des chirurgiens de quartier, & des officiers de police, la ville paroiſſoit ſaine. Preſque tout le monde croyoit que les médecins qui avoient nommé

cette maladie la peſte, avoient débité des fables; les autres en doutoient. Les choſes en demeurerent là juſqu'au milieu de Juin, & pendant ce tems, il y eut à peu près deux cents morts à l'hôpital St. Nicolas. Le nombre des malades & des morts y diminuoit de jour en jour, au point même que durant une ſemaine entière, quoique la ſaiſon fut très-chaude, perſonne ne tomba malade de la peſte, & qu'il ne reſtoit dans l'hôpital que quelques convaleſcens : on ne trouvoit plus aucun veſtige de peſte dans la ville.

Comme parmi les ouvriers de la fabrique, qui avoient demeuré en ville, & avoient été mis, pour faire quarantaine, dans un monaſtère éloigné des deux autres, il ne s'étoit, pendant l'eſpace de deux mois, trouvé perſonne attaqué de la peſte, on leur permit de retourner chez eux.

Nous commencions à eſpérer alors que la peſte avoit été entièrement étouffée par les précautions qu'on avoit priſes. Nous jouiſſions à peine du bonheur de pouvoir nous livrer à cette douce eſpérance, que vers la fin de Juin des gens ſont pris du même mal dans l'hôpital Saint-Simon, où étoit la quarantaine. Dans une maiſon au faubourg Préobraginsky, le

2 Juillet, ſix perſonnes meurent dans une nuit (*k*), une ſeptième qui avoit demeuré avec elles s'enfuit: on trouve ſur les cadavres des taches livides, des bubons & des charbons. Les jours ſuivans il y a beaucoup de malades parmi le peuple de divers quartiers de la ville; & la mortalité s'augmente au point, que le nombre des morts, qui, d'ordinaire, étoit de dix à quinze par jour, & qui, même dans les tems d'épidémies de fièvres putrides, comme les années précédentes, ne paſſoit pas trente, monte à la fin de Juillet juſqu'à deux cents en vingt-quatre heures. On trouvoit ſur les malades & ſur les corps morts, des pétéchies larges, livides, & des vibices; pluſieurs avoient des charbons & des bubons; quelques-uns mouroient ſubitement, ou dans l'eſpace de vingt-quatre heures, avant que les bubons & les charbons puſſent ſortir; mais la plupart ſuccomboient le troiſième ou le quatrième jour. A la mi-Août, le nombre des morts

(*k*) On n'a pas pu découvrir où ils avoient pris la contagion; peut-être avoient-ils, par la négligence des ſentinelles, eu quelque communication avec les gens en quarantaine, ou avoient-ils retiré de deſſous terre, ce que ceux-ci pouvoient avoir caché avant qu'on les eût enfermés.

montoit journellement à quatre cents, & à la fin du même mois juſqu'à ſix cents: (on obſervoit alors plus de bubons & de charbons qu'en Juillet): au commencement de Septembre on comptoit ſept cents morts par jour; quelques jours après il y en avoit journellement huit cents, & peu après il y en eut mille. La contagion ſe répandit davantage lorſque, pendant le tems de la révolte qui commença le 15 Septembre au ſoir, la populace furieuſe ouvrit les hôpitaux & les quarantaines, rétablit toutes les cérémonies eccléſiaſtiques d'uſage autour des malades (*l*) & enterra derechef les morts dans la ville. Le peuple recommença, ſuivant ſon ancienne coutume, à embraſſer les morts; il ne vouloit plus admettre de précautions, diſant que c'étoit en vain qu'on les employoit, & que cette calamité publique n'étoit (je me ſers de ſes propres paroles) qu'un fléau de Dieu, en punition de ce qu'on négligeoit l'ancien culte religieux. Il ajoutoit que ceux qui devoient mourir, y étoient déjà

* (*l*) Outre les prières ordinaires, il eſt d'uſage en Ruſſie de porter en grande pompe chez les malades, des images de ſaints, que tout le monde, l'un après l'autre, baiſe.

prédeſtinés, & qu'ainſi ils ne pouvoient éviter leur ſort; que toutes les précautions leur étoient à charge à eux, & odieuſes à la divinité, dont la colère devoit être appaiſée, en abandonnant tous les ſecours humains (*m*). Le Général Yeropkin, avec une poignée d'hommes raſſemblés dans un inſtant, rétablit en peu de jours la tranquillité publique, & remit tout ſur l'ancien pied. Le concours de tant d'hommes ſains & malades augmenta la contagion au point, qu'il en mouroit juſqu'à douze cents & au delà par jour.

Moſcou, une des plus grandes villes de l'Europe, contient quatre enceintes l'une

---

* (*m*) Cette populace dans ſa phrénéſie voulut ſe venger des maux qui l'accabloient ſur ceux qui travailloient à ſa conſervation. Après avoir immolé une victime à ſon aveugle rage, elle en voulut aux médecins & aux chirurgiens. Quelques gens de la lie du peuple ſaccagèrent ma maiſon, briſant tout ce qui s'y trouvoit; ils chercherent auſſi les autres médecins & chirurgiens, & pourſuivirent ceux qu'ils purent rencontrer. La providence nous ſauva tous de leurs mains. Je m'étois rendu, ne ſoupçonnant rien de tout ceci, depuis quatre jours, par ordre du conſeil, à l'hôtel des enfans trouvés, afin de mieux veiller à ſa conſervation.

dans l'autre; la plus petite qui occupe le centre, nommée Kremmel, & la ſeconde qui l'entoure, appellée Kitaya (ou ville Chinoiſe) ſont toutes deux entourées de murs de briques, & renferment des maiſons conſtruites de même: la troiſième Bielogorod (ou ville blanche) eſt ſans murs, parce qu'ils ont été renverſés; & la quatrième enfin, Zemlanoï-gorod (ainſi nommée de Zemla terre & Gorod ville) eſt munie en dehors d'un foſſé garni d'un parapet de terre: dans ces deux dernières la plupart des maiſons ſont de bois. Ces maiſons ne ſont pas contigues, mais un peu éloignées les unes des autres, & chacune d'elles n'eſt ordinairement habitée que par une ſeule famille; auſſi n'ont-elles qu'un ou deux étages au plus, en comptant le rez de chauſſée. Les nobles ont un domeſtique nombreux. Le peuple ſe loge en grand nombre & à l'étroit dans de petites maiſons de bois.

En hiver les nobles ſe rendent de toutes les parties de l'Empire dans cette capitale, amenant avec eux un grand nombre de domeſtiques. Beaucoup de gens du peuple, qui en été ſont occupés aux travaux ruſtiques, retournent en ville l'hiver, pour y gagner leur vie à différens métiers. Ce concours

d'hommes remplit tellement la ville depuis le mois de Décembre juſqu'au mois de Mars, que la population dans cette ſaiſon va, ſelon quelques-uns, à deux cents cinquante mille hommes, &, ſelon d'autres, à trois cents mille. Au mois de Mars, on commence peu à peu à retourner à la campagne, de façon que pendant tout l'été, le nombre des habitans y eſt d'un quart moindre qu'en hiver. En 1771, la peur de la peſte en avoit fait fuir beaucoup plus; de ſorte que je ne crois pas qu'au mois d'Août, il y eût plus de cent cinquante mille hommes en ville. On peut ſe former une idée de la violence de ce mal, & de l'activité de ſon venin, en ſe repréſentant que de ces cent cinquante mille habitans, il en enlevoit douze cents par jour. Le nombre des morts s'en tint là pendant quelques jours, enſuite il deſcendit à mille. La populace ayant pendant la révolte rétabli toutes les cérémonies eccléſiaſtiques en uſage chez elle pour la ſépulture des morts, preſque tous les prêtres, diacres & autres miniſtres des autels périrent alors de la peſte.

Cette même populace ramenée à ſon devoir par la ſévérité, & devenue plus traitable en voyant augmenter la calamité publique, com-

mença à implorer notre ſecours. Les monaſtères & autres hôpitaux de peſte étoient remplis, & la contagion étoit répandue par-tout; ainſi on ne forçoit plus aucun malade d'y aller; d'ailleurs la ville elle-même étoit ſi pleine de peſtiférés, qu'on pouvoit l'appeller un grand hôpital. Nous nous contentions donc d'exhorter un chacun à prendre garde à ſoi, conjurant tous les gens ſains de ne toucher, autant que poſſible, aucun malade avec les mains nues; de brûler les habits & tout ce qui avoit ſervi aux perſonnes attaquées de la peſte; & d'entretenir dans les chambres un air libre & pur.

Le Comte Grégoire Orlow (actuellement Prince du Saint Empire Romain) arriva alors à Moſcou, muni d'un plein pouvoir de l'Impératrice. Je reçus ordre (*n*), de même que les

---

* (*n*) L'on me remit le 30 Septembre l'écrit ſuivant de la part de M. le Général Yeropkin.

Ordre à M. le médecin Mertens.

« Je joins ici les copies des articles aux médecins & » chirurgiens, que je viens de recevoir de la part de S. E. » M. le Comte Grégoire d'Orlow, Grand-Maître d'ar- » tillerie de Sa Majeſté Impériale, ſon Aide de camp » général, & Chevalier de pluſieurs ordres. Comme

autres médecins, de donner à part mon ſentiment par écrit; il étoit enjoint à chacun de nous, d'inſiſter principalement ſur ce que nous croirions néceſſaire pour détruire la contagion. Ayant raffermi la tranquillité publique, il

---

» Son Excellence ordonne que chaque médecin, & » chaque chirurgien faſſe des réponſes auxdits articles, » je vous les envoie dans cette intention, & afin que » vous me faſſiez tenir vos réponſes ſans perdre de » tems, pour que je puiſſe les préſenter à S. E.

» Pierre YEROPKIN.

» *Moſcou le* 30 *Septembre* 1771.

« La préſente traduction a été faite à la Chancel- » lerie de la légation de Ruſſie à Vienne, & ſe trouve » en tout conforme au véritable ſens de l'original. Ce » que j'atteſte par ma ſignature. A Vienne ce 30 Dé- » cembre 1775.

» Grégoire DE POLETIKA,

» Conſeiller de légation de Ruſſie.

» Meſſieurs les médecins & chirurgiens doivent ré- » pondre aux queſtions ſuivantes, chacun ſéparément » ſelon ſes propres expériences.

» 1°. De quelle manière la contagion, qui fait ici » tant de ravages, ſe répand-elle proprement?

» 2°. Quels ſont les ſymptômes qui font connoître » qu'un malade eſt infecté de cette maladie? En quoi » ſe diſtingue-t-elle des autres fièvres ordinaires &

choiſit dans ces écrits ce qu'il trouva de mieux, & fit les meilleurs arrangemens, tant pour le traitement des malades, que pour la conſervation des bien-portans. Il fit encore conſtruire

---

» putrides, & qu'a-t-elle de commun avec elles ? » Comment le malade lui-même peut-il s'appercevoir » qu'il eſt attaqué de ce terrible mal, afin que dès le » commencement il puiſſe demander des ſecours ? » Comment les perſonnes, qui ſont continuellement » auprès des malades, peuvent-elles connoître la ma- » ladie pour prendre les précautions de n'en point être » infectées; & finalement, comment le médecin peut- » il être ſûr que c'eſt cette maladie dont il eſt queſ- » tion, afin qu'on puiſſe auſſi-tôt apporter tous les ſe- » cours poſſibles pour ſauver le malade?

» 3°. Chacun de vous doit décrire exactement les » ſymptômes de cette maladie par ordre & par degrés, » enſuite marquer de quelle façon ils ſe ſont ſuccédés » les uns aux autres, quels ſont nommément les acci- » dens qui ſont arrivés à chaque changement, & quels » ſont ceux qui ſont plus ou moins dangereux : enfin, » en combien de tems, de quelle manière, & avec » quelles marques ce mal contagieux ſe termine-t-il? » que ce ſoit par le recouvrement de la ſanté, ou par » la mort.

» 4°. Quels ſont les remèdes qui ont été employés » juſqu'à préſent dans les différens cas, avec quelle » gradation, dans quels tems de la maladie, & avec

de nouveaux hôpitaux pour les pauvres attaqués de la peſte.

Il y avoit déjà quelques mois que la peſte avoit été portée dans beaucoup de villages,

---

» quel ſuccès ont-ils été adminiſtrés ? C'eſt enſuite » ſur les obſervations les plus générales, qu'il faut » déterminer la manière la plus facile, mais en même » tems la plus ſûre, de guérir ces infortunés.

» 5°. Qu'eſt ce que le malade doit obſerver, en » prenant des remèdes, & ſans eux, & quel eſt le » meilleur régime pour faciliter la guériſon?

» 6°. Enfin, chacun doit déclarer d'après ſes lumières, » quels ſont les moyens, qu'il croit être les meilleurs » & les plus ſûrs, tant pour ſe préſerver de ce terrible » fléau, que pour le ſupprimer, &, s'il eſt poſſible, pour » le déraciner entièrement; mais ces moyens doivent » être faiſables & faciles à exécuter.

L'original étoit ſigné Comte G. ORLOW.

» La préſente traduction a été faite à la chancel- » lerie de la légation de Ruſſie à Vienne, & ſe trouve » en tout conforme au véritable ſens de l'original. Ce » que j'atteſte par ma ſignature. A Vienne ce 23 Dé- » cembre 1775.

» Grégoire DE POLETIKA,
» Conſeiller de légation de Ruſſie.

tant

tant voiſins qu'éloignés de la capitale ; des gens qui s'étoient ſauvés de Moſcou, l'avoient auſſi apportée à Kalomna, Yaroſlaw & Tula. On envoya des inſpecteurs de ſanté, avec des médecins & des chirurgiens, au ſecours de ces villes & de ces villages.

Ma réponſe à ces ſix points contenoit fort au long :

1°. Que ce mal contagieux s'étendoit & ſe multiplioit par l'attouchement des corps malades ou morts, & des choſes infectées, comme habits, effets, &c.

2°. Que la connoiſſance de la peſte étoit quelquefois difficile dans le premier abord, mais qu'enſuite elle avoit des marques caractériſtiques, qui la diſtinguoient des autres maladies ; je détaillois ici tout ce que l'on trouvera dans le chapitre ſecond de ce traité, touchant la diagnoſe, auquel je renvoie pour ne pas me répéter.

3°. Tout ce que l'on trouvera plus bas (Chapitre III) au ſujet du prognoſtic, & de ſon incertitude en général dans la peſte ; quand on pouvoit eſpérer avec quelque degré de probabilité le rétabliſſement du malade ; & combien le danger étoit preſſant juſqu'au quatrième jour, quelques bons d'ailleurs que fuſſent les ſymptômes.

4°. Que les effets des remèdes s'étoient juſqu'à

On forma un tribunal de ſanté, compoſé du Général Yeropkin, comme Préſident, de quelques Conſeillers, de trois médecins & d'un chirurgien. Ce conſeil recevoit journellement les rapports des médecins & des offi-

---

préſent réduits à très-peu de choſe, le mal étant trop violent pour donner aux médicamens les mieux indiqués le tems d'agir; que le quinquina, les acides minéraux, pris intérieurement à grandes doſes, étoient, à mon avis, ce qui devoit faire la baſe du traitement. J'y joignois le détail des autres remèdes, tant internes qu'externes, qu'on trouvera dans le Chapitre III de ce traité.

5°. Qu'outre cela dans la convaleſcence, le vin, la bière, le kuas (petite bière Ruſſe) les nourritures légères tirées du régne végétal, & ſur-tout le bon air, étoient néceſſaires.

6°. Que dans l'état actuel, où la peſte étoit ſi fort répandue, il étoit difficile de déterminer une méthode particulière à ſuivre, pour arrêter ſes progrès, & pour la déraciner entiérement : que tout ce qui pourroit diminuer la communication des malades, de leurs effets, & des perſonnes infectées avec les ſaines, tendroit à remplir cet objet (voyez plus bas Chapitre IV, article, *peſte divulguée*); que j'eſpérois que la gelée non ſeulement affoibliroit la contagion, mais même qu'elle contribueroit beaucoup à la détruire.

ciers de police, & tout ce qui concernoit la ſanté publique étoit de ſon reſſort. Deux médecins MM. Pogaretzky & Meltzer, ſur la promeſſe d'une récompenſe de mille roubles, ſe chargèrent de ſoigner chacun un hôpital de peſte, & s'y rendirent.

J'obſervai la premiere gelée le 10 d'Octobre; depuis ce jour la maladie devint un peu moins cruelle, & le miaſme peſtilentiel plus fixe. Le nombre des malades & des morts diminua inſenſiblement, & le cours de la maladie, qui, peu auparavant, étoit d'un, de deux, ou de trois jours, s'étendit juſqu'à cinq & ſix. On ne rencontroit plus tant de grandes pétéchies lenticulaires & autres taches, ni tant de charbons; c'étoit des bubons que l'on trouvoit chez preſque tous les malades.

Le grand froid qui régna (*p*) pendant les deux derniers mois de l'année, énerva tellement la violence du miaſme peſtilentiel, que ceux qui aſſiſtoient les malades & enterroient les morts, étoient moins facilement pris de la contagion, & en reſſentoient des effets plus

(*p*) Le thermomètre de Réaumur marquoit le matin conſtamment entre ſeize & vingt-deux degrés de congélation.

lents ; & que beaucoup de peſtiférés même n'étoient que légérement malades, & marchoient quoiqu'ayant des bubons.

La fin de l'année 1771 termina, graces au ciel, ce cruel fléau, tant à Moſcou que dans tout l'Empire de Ruſſie. Outre les trois villes nommées ci-deſſus, il y avoit eu plus de quatre cents villages infectés.

Le tems fut très-froid pendant tout l'hiver. Pour détruire tous les germes du levain peſtilentiel, on briſa les portes & les fenêtres des chambres où il y avoit eu des peſtiférés ; & on parfuma ces lieux avec la poudre fumigatoire antipeſtilentielle (*q*) ; les vieilles maiſons de bois furent entiérement démolies. On rencontra les traces de la peſte par toute la ville. On découvrit même au mois de Février 1772, plus de quatre cents corps morts qui, l'année précédente, avoient été enterrés dans les maiſons. Il y a dans le froid une vertu ſi efficace pour détruire la contagion, qu'aucun de ceux qui déterrèrent ces corps, & les conduiſirent aux cimetières publics, n'en tomba malade (*r*).

(*q*) Voyez ci-deſſus Chap. IV.

(*r*) M. le Docteur Poparetzky, qui s'étoit chargé,

Le nombre total des morts de la peſte montoit, ſuivant les rapports au ſénat & au conſeil de ſanté, à au delà de ſoixante & dix mille hommes; on en comptoit plus de vingt-deux mille pendant le mois de Septembre ſeul (*s*). Si nous y ajoutons ceux qui ont été enterrés par des particuliers & en ſecret (*t*), le total montera facilement à quatre-vingt

---

au mois d'Octobre, du ſoin des peſtiférés à l'hôpital Laferte, me raconta quelque tems après, que des porteurs de morts ſe vêtirent de peaux de moutons, qui avoient ſervi à des peſtiférés, après qu'on les eût, au mois de décembre, expoſés au grand froid pendant deux fois vingt-quatre heures; & qu'aucun d'entr'eux ne prît la peſte.

(*s*) Ce calcul n'eſt pas tout à fait juſte: il doit y avoir eu juſqu'à vingt ſept-mille morts au mois de Septembre; puiſque d'abord au commencement de ce mois, il mouroit ſept cents hommes par jour, enſuite huit cents, puis mille, & enfin juſqu'à douze cents ſuivant les rapports de chaque jour. Mais il faut remarquer que le nombre des morts n'ayant pu être inſcrit pendant la révolte, il eſt probable que c'eſt de là que provient cette erreur dans le calcul.

(*t*) Le nombre de ceux-ci ne fut pas petit; car dans le fort de la peſte, les hommes, les chevaux & les chariots deſtinés à enlever les cadavres, ne ſuffi-

mille, auquel il faudra joindre celui des morts dans plus de quatre cents villages, & dans les trois villes de Tula, Yaroſlaw & Kalomna (*u*): d'où il s'enſuit que cette peſte doit avoir enlevé juſqu'à cent mille hommes

On ſe ſervit d'abord pour emporter & enterrer les cadavres, de gens condamnés à mort ou aux travaux publics; & lorſque ceux-ci manquèrent, on engagea à cet effet des pauvres que l'on payoit : on leur donnoit à chacun un manteau, des gants & un maſque, faits de toile cirée; nous leur enjoignîmes de ne jamais toucher un cadavre avec les mains nues. Ils refuſèrent de nous obéir, leur pa-

---

ſoient pas à beaucoup près. Il y en avoit alors qui reſtoient deux ou trois jours ſans ſépulture : les parens, les amis, ou des pauvres engagés à prix d'argent, les emportoient; tous par conſéquent ne purent être notés, de même que quantité d'autres que l'on enterroit clandeſtinement, & dont il n'étoit fait aucune mention dans les rapports au ſénat.

(*u*) Ces villes ne ſouffrirent pas beaucoup de la peſte, parce que leurs habitans, inſtruits par l'exemple malheureux de Moſcou, admirent d'abord toutes les précautions. Elle fit plus de ravages dans les villages, ſur-tout dans ceux qui étoient les plus éloignés de la capitale.

roiſſant impoſſible qu'on pût tomber malade par le ſeul attouchement de corps morts ou de vêtemens, ils attribuoient plutôt les effets de la contagion à une fatalité inévitable. Nous perdîmes pluſieurs milliers de ces gens, qui rarement reſtoient bien-portans au delà d'une ſemaine ; j'ai appris des inſpecteurs de ſanté, que la plupart tomboient malades dès le quatrième ou cinquième jour.

La peſte, comme de coutume, n'accabla que le petit peuple : parmi les nobles & les marchands un peu aiſés, ſi l'on en excepte quelques-uns qui furent les victimes de leur témérité & de leur négligence, elle n'attaqua preſque perſonne Elle ſe communiquoit uniquement par l'attouchement des malades & des choſes infectées ; l'atmoſphère ne répandoit nullement la contagion, & reſta toujours très-ſaine. Lorſque nous viſitions quelques malades, nous (*x*) nous en approchions aſſez, de façon que ſouvent il n'y avoit qu'un pied de diſtance entre eux & nous ; & ſans nous ſervir d'aucune autre précaution que de

---

*(*x*) Il n'eſt ici queſtion que des médecins qui, de même que moi, reſtèrent en ville ; mais nullement de ceux qui avoient des hôpitaux de peſte à ſoigner.

ne toucher ni leurs corps, ni leurs habits, ni leurs lits, nous demeurâmes à l'abri de la peſte. En regardant la langue du malade, j'avois coutume de tenir devant la bouche & le nez, un mouchoir imbibé de vinaigre.

Parmi tant de morts, je ne ſache que trois gentilshommes qui aient été attaqués de la peſte, très-peu de bons bourgeois, & ſeulement trois cents étrangers du plus bas étage; tout le reſte étoit du petit peuple Ruſſe. Les premiers n'achetoient, pendant tout ce tems de calamité, que ce qui étoit néceſſaire à leur nouriture : les autres faiſoient emplette de tout ce qui avoit été ſouſtrait aux flammes, & qui ſe vendoit à bas prix; ils refuſoient de brûler les effets qu'ils héritoient, ils emportoient même quantité de choſes clandeſtinement; quoique nous puſſions dire & faire, rien n'aidoit.

Il mourut de la peſte, en ville deux chirurgiens, & quantité de ſous-chirurgiens dans les hôpitaux. M. le Docteur Pogaretzky, & M. Samoïlowitz, premier chirurgien de l'hôpital Saint-Nicolas, eurent tous deux pluſieurs fois la peſte, & en furent guéris par des ſueurs critiques, qu'ils eurent au commencement de la maladie.

La Maiſon Impériale des enfans trouvés, qui renfermoit à peu près mille enfans (*y*) & quatre cents adultes, tant nourrices & gardes-enfans, que maîtres & ouvriers, fut préſervée de la peſte par les précautions que je décrirai plus bas (*z*); il n'y eut que quatre ouvriers & autant de ſoldats, qui ayant franchi les haies pendant la nuit, en furent attaqués en différens tems; mais en les tenant d'abord ſéparés du reſte de la maiſon, le mal n'alla jamais plus loin. C'eſt ainſi que cette maiſon entière reſta ſaine, quoique toutes celles d'alentour fuſſent ravagées par la peſte. Ainſi donc l'atmoſphère, auſſi bien pendant les plus grandes chaleurs de l'été, que pendant le tems froid (*aa*), ne communiqua en aucune façon la contagion ;

(*y*) Preſque tous les plus petits enfans étoient en nourrice à la campagne.

(*z*) Chapitre IV.

(*aa*) Il eſt étonnant que ce ſoit vers le ſolſtice d'été, comme l'aſſurent Ruſſel, (*in the natural hiſtory of Aleppo*) & Proſper Alpinus (*de medicina Ægyptiorum*) que ceſſe ordinairement la peſte en Aſie & en Afrique, tandis qu'en Europe, c'eſt alors qu'elle fait ſes ravages, & qu'elle y eſt ſubjuguée par le froid de l'hiver.

elle ſe propageoit uniquement par le contact des malades & des effets infectés.

La peſte attaquoit beaucoup plus facilement les perſonnes jeunes & robuſtes, que les vieillards & les foibles ; les femmes groſſes & les noûrrices n'en étoient pas à l'abri. Il m'a paru que les enfans au deſſous de quatre ans la prenoient plus difficilement, mais, qu'une fois infectés, ils avoient les plus mauvais ſymptômes.

Quoique chez quelques-uns on n'obſervât point de fièvre marquée; preſque tous ceux cependant qui étoient malades de la peſte, avoient plus ou moins de fièvre. Il y en avoit, en petit nombre à la vérité, qui tomboient dès le commencement, du délire dans une phrénéſie accompagnée d'une fièvre violente. La plupart étoient foibles, & ne ſe plaignoient que d'angoiſſes & de maux de tête.

Cette hiſtoire de la peſte paroîtra peut-être trop longue à beaucoup de perſonnes; mais je ſuis perſuadé qu'il ſera infiniment plus aiſé de découvrir la nature de ce mal, de s'aſſurer de la façon dont il ſe répand, & de chercher des méthodes curatives & préſervatives convenables, d'après le ſimple récit de ſon commencement, de ſes progrès ; d'après la deſ-

cription des ſymptômes & autres circonſtances, que par tous les raiſonnemens & les diſſertations qu'on trouve dans les gros volumes écrits ſur cette maladie.

Le médecin de l'hôpital militaire chercha long-tems, comment, & de quelle façon la peſte y étoit venue, & trouva enfin que deux ſoldats y étoient morts au mois de Novembre 1770, peu après leur arrivée de Choczim, où la peſte régnoit alors; & qu'un Colonel qu'ils avoient ſuivi, étoit mort en chemin. Le profecteur d'anatomie diſſéqua peut-être les corps de ces deux gens; & ſi c'eſt la peſte qui l'enleva, c'eſt d'eux qu'il l'avoit priſe. Il eſt vraiſemblable que les infirmiers furent infectés en touchant ſouvent ces deux ſoldats lorſqu'ils vivoient encore, ou bien que ce fut par l'attouchement de leurs vêtemens & de leurs cadavres: ils répandirent enſuite la contagion parmi leurs familles.

CHAPITRE II.

DIAGNOSE OU CONNOISSANCE DE LA PESTE.

D'APRÈS le contenu du chapitre précédent & d'autres hiſtoires de peſtes, il eſt certain que c'eſt une maladie très-aigue, le plus ſouvent accompagnée de pétéchies, de bubons, de charbons, d'anthrax ; avec de la fièvre, à moins qu'elle ne tue ſubitement; fort contagieuſe, & apportée par voie de contagion d'Egypte, ou d'autres provinces de l'Empire Turc.

Pour pouvoir abſolument déterminer qu'une maladie eſt la peſte, il faut qu'elle ait tous les ſymptômes que je viens de décrire, dans un ou pluſieurs malades qui en ſont attaqués. Nous avons vu plus haut, qu'ils ſe rencontroient tous dès le commencement de la peſte de Moſcou, de ſorte qu'ils n'auroient dû laiſſer aucun doute ſur la nature du mal. Ces mêmes ſymptômes pris à part, ne conſtituent pas la peſte ; car la rapidité du cours de cette maladie lui eſt commune avec pluſieurs autres: on trouve des pétéchies, & même d'aſſez

grandes, dans les fièvres putrides ordinaires ; il y en a auſſi d'autres où on rencontre des charbons & des anthrax ; les bubons ſont auſſi produits par le mal vénérien & par le ſcorbut ; & quelquefois même, quoique rarement, dans les fièvres putrides la criſe ſe fait par des abcès ſous les aiſſelles, mais ils ſurviennent alors plus tard, & ces fièvres n'ont pas les autres ſymptômes qui, joints aux bubons, conſtituent la peſte. La forte contagion, par laquelle ce mal ſe communique d'une perſonne à l'autre, doit néceſſairement entrer dans la définition de la peſte ; car ſans une telle contagion il n'y a pas de peſte. En un mot, s'il y a communication, ſoit par le commerce, ſoit en tems de guerre, avec les Turcs ou l'Egypte, & que quelques perſonnes, ou beaucoup de monde, ſoient attaquées d'une maladie à laquelle la définition que je viens de donner convient entiérement, il eſt ſûr que c'eſt la peſte. En pareils cas, les médecins ne ſauroient être trop ſur leurs gardes ; la moindre erreur de leur part peut cauſer de grands dommages. S'ils donnent le nom de peſte à une maladie qui ne l'eſt pas, ils font un grand tort au commerce & à la choſe publique, ils jettent, ſans raiſon, la terreur dans tous

les eſprits ; mais ſi, d'un autre côté, ils ne la reconnoiſſent pas lorſqu'elle exiſte, ou qu'ils négligent de déclarer au gouvernement que c'eſt elle, ils empêchent qu'on ne s'oppoſe à ſes progrès dès le commencement, & ſont par conſéquent cauſe de l'horrible calamité qui accable des peuples entiers.

Nous avons vu dans le chapitre précédent, combien aiſément la peſte, que nous avons reconnue dès le commencement, a été étouffée dans l'hôpital militaire; & on peut juger de là combien ſûrement on auroit pu, avec les mêmes précautions, l'éteindre dans la fabrique de draps, ſi on l'avoit déclarée dès le mois de Janvier quand elle y commença. Dans ce tems-là le venin peſtilentiel, comme engourdi & plus fixe à cauſe de la ſaiſon froide, ſe répandoit plus lentement; mais enſuite, excité & rendu plus ſubtil par les chaleurs de l'été, il commença au mois de Juin ſes ravages, infectant promptement, & tuant en très-peu de tems.

Ce mal commence différemment ſuivant les diverſes conſtitutions des perſonnes qu'il attaque, & les ſaiſons de l'année: il ſe préſente quelquefois ſous le maſque d'autres ma-

ladies (*a*); mais le plus ſouvent ſes premiers ſymptômes ſont, le mal de tête, l'abaſourdiſſement comme s'il l'on étoit ivre, les friſſons, l'abattement & le manque de forces, une petite fièvre avec des nauſées & des vomiſſemens d'une plus ou moins grande quantité de différentes matières; les malades ont alors les yeux rouges, le regard triſte, la langue blanche & chargée. Dans cet état ils peuvent quelquefois pendant des heures, & même un jour ou deux, ſe tenir debout & marcher. Ils ſentent de la démangeaiſon & des douleurs aux endroits où les bubons & les charbons ſont prêts à paroître. Dans le fort de la peſte beaucoup de malades périſſent le ſecond ou le troiſième jour, avant que les tumeurs ayent pû ſortir, n'ayant que des pétéchies ou des

---

(*a*) » La peſte même prit quelquefois le maſque » d'autres maladies. Lorſqu'en 1713 elle régnoit à » Vienne, elle ſe cachoit ſouvent ſous la forme de » pleuréſie, de catarrhe, de ſquinancie; peu après » ſurvenoient des bubons & des charbons, marques » certaines de la peſte, & accompagnés des ſymptô- » mes ordinaires. » Van Swieten *Comment. ſur les Aphoris:* de Boerhave au §. 1404, Tom. 5. pag. 152, 152. Voyez encore *Deſcription de la peſte de Vienne*, &c. en Allemand page 245.

taches rouges, qui paroiſſent ſur la peau peu avant la mort, & quelques-uns même ſans ces taches (*b*). Les bubons & les charbons ſortent ordinairement le ſecond ou le troiſième jour, rarement le quatrième. Chez quelques-uns la peſte s'annonce ſous l'apparence d'une maladie inflammatoire, comme le dénotent alors la forte chaleur, la ſoif, les urines foncées, la rougeur des joues, le délire furieux & phrénétique ; mais chez la plupart elle prend au commencement la forme d'une fièvre nerveuſe: la chaleur eſt légère, la ſoif de même, les urines ſont crues & claires; ils ne ſe croient que légèrement malades, juſqu'à ce qu'un violent abattement, des bubons, des charbons, des pétéchies & des vibices, ne leur laiſſent plus à eux-mêmes & à ceux qui les entourent, aucun doute ſur le danger où ils ſe trouvent. Il arrive, mais rarement, qu'elle prend le type d'une fièvre intermittente. Preſque tous ceux que la peſte emporte, meurent avant le ſixième jour; ceux qui paſſent le ſeptième, ont tout lieu d'eſpérer d'en réchapper.

(*b*) Conſult. *Chenot de Peſte Chap. IV, pag.* 97, *& Sydenham Sect. II, Chap. II.*

Le

Les Bubons.

Le bubon (*d*) eſt une tumeur glanduleuſe, ſenſible, plus ou moins élevée & profonde, qui a ſon ſiège dans les glandes inguinales ou ſubaxillaires. Dans la peſte ce même nom ſe donne aux autres tumeurs glanduleuſes externes dans toutes les parties du corps; de là vient qu'on dit qu'il y a des bubons aux joues, au cou, &c. Leur ſiège ordinaire aux aines, eſt un peu au deſſous du pli de la cuiſſe; & ſous les aiſſelles, quelques travers de doigt plus bas que le fond de leur cavité. Les bubons ſont la vraie criſe de la peſte; cette criſe pour ramener la ſanté, doit être rendue parfaite par l'entiere maturité & ſuppuration de ces tumeurs. Il arrive ſouvent qu'un bubon parvient à la groſſeur d'une noiſette, ou même d'une noix, & qu'il diſparoît peu après; ou bien que

---

» (*d*) Les aines, dit Van Swieten, ſe nomment en » Grec *bubones* & l'on donne auſſi le même nom aux » tumeurs de ces glandes. Les tumeurs glanduleuſes » ſituées dans d'autres parties du corps furent égale- » ment appellées *bubons*. L'uſage a cependant voulu » enſuite que l'on réſervât ce nom aux tumeurs ſous » les aiſſelles & aux aines » : Voyez *Comment. in Aphoriſm. Boerhav. ad* § 1448, Tom. V, pag. 437; & § 416; Tom. I, pag. 727, & ſuiv.

nonobſtant qu'il reſte, il ne s'enflamme pas, & demeure inſenſible: dans l'un & l'autre cas le malade ne s'en trouve pas ſoulagé, & dans le premier, la mort n'eſt pas éloignée. Il ſurvient quelquefois tout à coup de gros bubons, flaſques, ſans inflammation ni douleurs remarquables, qui ſoulagent tellement, que les malades, qui peu auparavant ſembloient être à l'extrêmité, ſe levent, mangent, & ſe croyent en ſanté; mais peu d'heures après ils meurent ſubitement. Lors donc que les bubons croiſſent inſenſiblement, qu'ils ſont rouges, douloureux, tendant à ſuppuration, & que les autres ſymptômes de la maladie s'appaiſent, il y a lieu de s'attendre à une criſe parfaite. Ordinairement il n'y a qu'un ſeul bubon à une aine ou ſous une même aiſſelle; on rencontre quelquefois un bubon à chaque aine, plus rarement aux deux aiſſelles, mais plus fréquemment à une aine & à une aiſſelle en même tems.

Les Parotides.

Les parotides accompagnent quelquefois la peſte, & peuvent alors être comparées aux bubons; mais elles ne font pas une criſe auſſi complette que les bubons des aines ou des aiſſelles.

Les Charbons & les Anthrax.

Le charbon eſt une tache gangreneuſe de la peau, reſſemblante à une brûlure, d'où ce nom peut lui être venu; il conſiſte en une rougeur ſurmontée de petites veſſies pâles, livides ou noires, entourée d'un cercle enflammé; cette rougeur dégénère bientôt en une croûte noire & dure (*d*). Le nom d'anthrax, qui ſignifie en grec la même choſe que *carbo* en latin, eſt ordinairement donné à un mal ſemblable au charbon, mais plus conſidérable & plus élevé que lui; il pénétre plus avant dans la graiſſe, & eſt entouré de chairs enflammées & douloureuſes (*e*).

On trouve les charbons au cou, aux joues, ſur la poitrine, ſur le dos & aux extrémités; quelquefois même ſur les bubons; on rencontre communément les anthrax au cou & au dos. Le charbon commence par un petit point, d'où il s'étend comme d'un centre; il a une ou pluſieurs petites veſſies, qui, en ſe rompant, laiſſent couler de la ſanie; & la peau

(*d*) Voyez *Aur. Cornel. Celſi medic. Lib. V. Cap.* 28, *N°.* 8.

(*e*) Ibid. N°. 1, & conſult. *Van Swieten Comment. in Boerhavii Aphor. ad* § 416, *Tom. I, pag.* 729.

livide en deſſous ſe gangrene. Quand les forces manquent au malade, le charbon ne s'éleve pas; mais s'il lui en reſte encore aſſez, les parties voiſines s'enflamment, il paroît autour de l'eſcarre un cercle rouge, qui va en ſuppuration, & commence ainſi à détacher la partie morte du vif: lorſque cette ſuppuration continue ſous la partie gangrenée vers le fond, l'eſcarre détachée de tous côtés, tombe & laiſſe un ulcère. Les charbons paroiſſent quelquefois ſans qu'il y ait des bubons, ſouvent ils les accompagnent, & paroiſſent alors communément plus tard.

Les Pétéchies & les Vibices.

Les pétéchies ſont ſemblables à celles que nous voyons dans les fièvres putrides, ou bien plus grandes; quelquefois elles ſont même du diamètre d'une lentille, de couleur pourpre, livide ou noire. Il arrive encore que la peau eſt bigarrée d'un nombre infini de petits points & de vibices livides ou noires, qui la font paroître comme ſi elle avoit été fouettée. Toutes ces taches ſont très-mauvaiſes, & les dernières annoncent une mort prochaine.

Le Pouls.

Quant au pouls dans cette maladie, je n'en

puis rien dire d'après ma propre expérience. La peſte de Moſcou ayant été ſi contagieuſe, qu'on en étoit infecté par le ſeul attouchement des malades, nous nous abſtenions de tâter le pouls. Les médecins & chirurgiens des hôpitaux le tâtoient, ayant des gants aux mains; d'autres ſe ſervoient de feuilles de tabac, qu'ils mettoient auparavant ſur le poignet du malade. Je ſais par les rapports qu'ils ont envoyés au comptoir de médecine, que le pouls différoit beaucoup chez différens malades, qu'il étoit très-inconſtant dans le même homme, tantôt fréquent, dur, fort; tantôt lent, mou, petit; mais le plus ſouvent foible & plus ou moins fréquent. Si notre propre conſervation (*f*) ne nous eut pas porté à éviter un danger certain en nous abſtenant de tâter le pouls des malades, nous aurions dû le faire par égard pour les autres citoyens, que, ſans cette précaution, nous aurions infectés en leur apportant la contagion. Les médecins accoutumés à l'obſervation des maladies, pouvoient en quelque ſorte juger par

---

* (*f*) Je parle encore ici de moi & des autres médecins, qui n'ayant point d'hôpitaux de peſte, étions reſtés en ville & ſuivions notre pratique.

analogie du degré de chaleur & de la force de la circulation, en examinant la couleur du viſage, la diſpoſition de tout le corps, la reſpiration, l'état de la langue & de la bouche, la ſoif, les urines & toutes les autres circonſtances. Il ne faut cependant pas croire, que je veuille conclure de là, qu'il eſt inutile & ſuperflu de tâter le pouls dans cette maladie.

La diverſité des ſymptômes a donné lieu à l'opinion qu'il y a trois eſpèces de peſtes: la peſte pétéchiale, celle accompagnée de charbons, & celle à bubons. L'hiſtoire que je viens de donner, démontre ſuffiſamment que c'eſt une ſeule & même maladie, qui, ſous diverſes circonſtances, & en différens tems, eſt plus ou moins violente. On rencontre ſouvent des pétéchies, des bubons & des charbons à la fois chez le même malade; ou bien ils s'y ſuccèdent les uns aux autres. Au mois de Juillet le grand nombre des peſtiférés mouroit avant l'éruption des tumeurs, avec les ſeules pétéchies; en Août & en Septembre, on trouvoit ces exanthêmes joints aux bubons & aux charbons chez preſque tous; depuis la mi-Octobre ce mal, devenu moins cruel, produiſoit encore des pétéchies & des charbons, mais ils n'étoient plus ni ſi malins, ni ſi fréquens.

Avant ce dernier période, ſur cent malades, il en réchappoit à peine quatre; tandis que pendant les derniers mois de l'année il en guériſſoit bien davantge. Sydenham obſerva la même choſe dans la peſte de Londres (*g*); » Les premiers mois, dit-il, que la peſte régna, » preſque chaque jour des gens infectés mou- » roient ſubitement dans les places publiques, » ſans s'appercevoir d'avance d'aucun mal; » tandis que lors que la peſte eut duré quel- » que tems, elle ne tuoit plus perſonne, à » moins que la fièvre & les autres ſymptômes » n'euſſent précédé: d'où il s'enſuit que ce » mal fut plus cruel, & plus vif dans ſon » commencement que dans la ſuite (*h*), quoi- » que d'abord il eut emporté moins de mon- » de, que lorſque ſon influence ſur les corps » humains eut augmenté ». La nature cherche à ſe délivrer du mal par les bubons. Les charbons & les pétéchies ſont ſimplement des ſymptômes qui dénotent la ſolution putride des humeurs, & une très-grande acrimonie; d'où il s'enſuit, que plus on rencontre des

(*g*) Sydenham *Sect. IV, Cap. III.*

(*h*) Il eſt à remarquer qu'elle commença en été.

premiers, & moins de ceux-ci, plus la peſte eſt légère.

Le Prognoſtic.

Il eſt impoſſible de former un prognoſtic certain ſur chaque malade en particulier. « En » effet, dit Chenot, cette maladie, qui eſt un » vrai Protée, prend en peu de tems différen- » tes formes, préſente de nouveaux phéno- » mènes, offre des ſcènes qui varient ſingu- » lièrement par leur origine, leurs liaiſons, » leurs progrès & leurs ſuites, non ſeulement » chez pluſieurs, mais chez un ſeul & même » malade. Dans celui-ci une légère attaque » précède un enchaînement imprévu de maux; » chez celui-là une violente ſecouſſe ſe ter- » mine heureuſement: un autre réchappe con- » tre toute eſpérance, lorſque la force du » mal ſembloit le condamner à mourir. Vous » en voyez périr un, qui à peine ſe croit ma- » lade, & marcher d'autres comme des gens » en bonne ſanté, qui meurent quelques heu- » res après » (*i*).

Une bonne ſuppuration des bubons, & la ſéparation de l'eſcarre des charbons, jointes à

(*i*) Chenot *de Peſte pag.* 93. Conſult. Ruſſel *The natural hiſtory of Aleppo.*, *page* 229 & 235.

la diminution des autres ſymptômes, donnent un bon prognoſtic.

Différence entre la peſte & les fièvres putrides.

Tout ceci fait voir clairement quelle diſtance il y a de la peſte aux fièvres putrides & malignes, que quelques auteurs ont nommées peſtilentielles (*k*), à cauſe de leurs effets deſtructeurs; & combien elles en différent. Ces fièvres putrides ont ordinairement un cours beaucoup plus lent; elles n'ont jamais tous les ſymptômes qui accompagnent la peſte, & ne ſont pas ſi meurtrières; quand elles deviennent contagieuſes, ce n'eſt qu'à un beau-

---

(*k*) Chenot *de Peſte*, *pag.* 52, dit: « Je conſeille » donc que l'on donne aux maladies épidémiques, » qui par la contagion, la violence de leurs ſymptô- » mes, & quelques irrégularités, ſemblent approcher » de la peſte, un nom d'après quelque ſymptôme » prédominant, préférablement à leur donner mal à » propos celui de peſte, ſource d'erreurs pour les ſa- » vans, & de frayeurs pour le peuple ». Sauvages dans ſa Noſologie, Tom. I, pag. 414, s'exprime ainſi: » La peſte diffère des maladies peſtilentielles, en ce » qu'elle conſtitue un genre de maladie unique & dé- » fini; & qu'il y a autant de maladies peſtilentielles, » qu'il y en a de malignes & d'épidémiques, qui em- » portent plus de monde, qu'il n'en réchappe ».

coup moindre degré qu'elles poſſèdent ce pouvoir de ſe propager.

Comment la peſte ſe communique.

Les argumens que je vais produire, me ſemblent mettre hors de doute, que le venin peſtilentiel apporté parmi nous, s'y propage par l'attouchement des malades & des effets infectés, ou d'un air renfermé & chargé de particules contagieuſes, & point du tout par l'air libre de l'atmoſphère. Perſonne n'eſt à l'abri des maux épidémiques, dont les cauſes ſont dans l'atmoſphère, ils ſont inévitables. Dans la peſte ceux qui s'abſtiennent de communication quelconque avec les malades, tant immédiate, que par diverſes ſubſtances qui contiennent le venin, en reſtent exempts, quoiqu'ils vivent dans un pays ou dans une ville où elle fait des ravages; tandis que les pauvres, obligés de gagner leur vie par le travail, & moins inquiets de leur conſervation, n'évitant pas le commerce des malades, ſe couvrant de vêtemens qu'ils achetent à vil prix, ou qu'ils héritent, & ainſi continuellement expoſés à la contagion, ſont principalement attaqués de ce mal. Si la cauſe de la peſte étoit dans l'atmoſphère, ou qu'elle y fût portée çà & là dans ſon état d'activité, il s'enſuivroit,

au contraire de ce qui arrive, que tous les habitans du même pays, au moins du même lieu, de quelque condition qu'ils ſoient, en devroient être attaqués indifféremment, comme on l'obſerve dans pluſieurs maladies épidémiques. La ſeule choſe qu'on puiſſe, quant à la peſte, attribuer à l'atmoſphère, eſt que ſes différentes températures peuvent plus ou moins diſpoſer nos corps à recevoir la contagion, qu'elles peuvent augmenter la violence du miaſme, l'émouſſer ou le détruire. Ceci étoit déjà connu de Sydenham, lorſqu'il écrivit: « Je ſoupçonne cependant fort que la » diſpoſition de l'atmoſphère, quelque favo- » rable qu'elle ſoit à la peſte, ne peut pas la » produire; mais que la peſte, toujours quel- » que part exiſtante, eſt apportée d'endroits » infectés dans d'autres par des effets ou l'ar- » rivée de quelques peſtiférés, & qu'elle ne » s'y répand pour lors qu'à la faveur d'une » diſpoſition favorable de l'air (*l*) ». L'opinion de Van Swieten eſt conforme à notre expérience (*m*): « Ceux, dit-il, qui à la première

(*l*) *Sect. II, Cap. II.*

(*m*) *Comment. in Aphoriſm. Boerhavii; ad* § 1407, *Tom. V. pag.* 157 *& ſuiv.*

» nouvelle que la peſte eſt dans le voiſinage,
» ont changé de demeure, & ont vécu loin
» de la contagion, en ſont, comme l'on ſait,
» reſtés ſaufs. Mais des obſervations appren-
» nent auſſi, que ceux qui ſe ſont renfermés
» dans leurs maiſons, ſéparés de tout com-
» merce des hommes, n'ont point eu la peſte.
» On trouve dans les auteurs pluſieurs cas
» ſemblables (*n*) de gens, qui ayant eu ſoin
» de s'approviſionner d'abord de choſes né-
» ceſſaires à la vie, ont enſuite fermé leurs
» maiſons, de façon que pendant tout le tems
» que la peſte régnoit, on n'entendit pas par-
» ler d'eux. La calamité publique finie, on
» trouvoit qu'il n'y avoit point eu de mort
» dans leurs familles. Lorſqu'en 1718 & 1719,
» la peſte fit tant de ravages à Alep, qu'en ſix
» mois de tems elle fit périr quatre-vingts
» mille hommes, les familles Angloiſes, qui
» s'étoient enfermées dans leurs maiſons, reſ-
» tèrent ſaines. Les colléges habités par des
» étudians, & les couvents, ſe préſervèrent
» la plupart de ce fléau de la même manière.
» Dans d'autres tems auſſi, lorſque la peſte
» régne à Alep, les Européens en reſtent à

(*n*) Il cite ici Lobb *Of the plague*, *pag.* 45, &c.

» l'abri, en ſe tenant renfermés dans leurs
» maiſons, & ſans avoir aucun commerce
» avec les autres; tandis que les habitans Ma-
» hométans, croyant par principe de leur re-
» ligion à la fatalité, ne veulent admettre au-
» cune précaution, & périſſent en grand nom-
» bre. Les plus prudens cependant d'entre
» eux, ſous prétexte d'un ſaint pélérinage au
» tombeau de Mahomet, ſe ſouſtraient au
» danger de la contagion. Quelques-uns ſe
» figuroient que les Européens, par une diſ-
» poſition particulière, étoient moins ſujets à
» la peſte; mais des obſervations certaines ont
» démontré que les natifs de ces contrées,
» lorſqu'ils reſtent enfermés avec les Euro-
» péens, jouiſſent des mêmes avantages qu'eux;
» & que d'un autre côté, lorſque ceux-ci né-
» gligent cette précaution, ou la mettent
» trop tard en uſage, ou bien paroiſſent en
» public avant que la peſte ait ceſſé, ils en
» ſont infectés auſſi bien que les autres (*o*). Il
» eſt cependant vrai qu'on lit dans le même

(*o*) Il cite Ruſſel *The natural hiſtory of Aleppo*, *pag.* 250 — 262, pour les précautions qui ſe pratiquent avec ſuccès, afin de ſe mettre à l'abri de la peſte.

» auteur (*p*) que les Européens ainſi renfer-
» més cauſent le ſoir avec leurs voiſins reclus
» comme eux, de deſſus les terraſſes de leurs
» maiſons, & même par les fenêtres. Il paroît
» donc qu'on en peut conclure, que la con-
» tagion de la peſte n'exiſte pas dans l'air,
» puiſque ces habitans d'une ville infectée,
» quoiqu'enfermés, reſpirent le même air que
» les autres citoyens, & que leurs corps ſont
» entourés d'air impur, ſans cependant qu'ils
» en ſoient infectés. Mais il eſt à remarquer
» que ces converſations ſe font ſeulement au
» haut des maiſons, (*q*) qu'ainſi la conta-
» gion qu'exhalent les corps peſtiférés, eſt
» diſperſée dans toute l'atmoſphère, &, pour
» ainſi dire, diviſée dans la partie inférieure
» de l'air, & par-là devenue incapable de
» nuire. On ſait que les poiſons les plus forts,
» délayés dans une grande quantité d'eau,

(*p*) Lobb *Of the plague*, *pag.* 45.

(*q*) Ils auroient pu auſſi impunément ſe promener dans les rues & les places publiques, & même entrer dans les maiſons où il y avoit des peſtiférés, pourvu qu'ils n'euſſent pas touché les malades ni les choſes infectées : j'en ſuis convaincu par ma propre expérience, auſſi bien que par celle des autres.

» ne peuvent plus nuire. Il paroît donc que » le venin de la peſte eſt ſur-tout très-dange- » reux dans les endroits où il eſt raſſemblé en » quantité, & beaucoup moins dans ceux où » il eſt délayé & épars. Quantité d'expérien- » ces confirment cette opinion, &c. » C'eſt ainſi que ce grand homme, doué d'un génie ſupérieur, en péſant les obſervations d'autrui, tire des concluſions, par où il démontre qu'il ne faut jamais regarder les qualités de l'atmoſphère comme cauſes de la peſte, & que l'air ne tranſporte pas la contagion au loin. Il me paroît que ce que j'ai déjà dit, & que je confirmerai plus bas par de nouveaux exemples, rend la vérité de ce ſentiment plus claire que le jour. Les mêmes obſervations conſtatent que l'air libre ne devient jamais contagieux, ſinon dans le voiſinage des places où pluſieurs cadavres d'hommes morts de la peſte, reſtent ſans ſépulture, & y pourriſſent; mais que l'air renfermé & chargé de quantité d'exhalaiſons épaiſſes qui ſortent des corps de beaucoup de malades entaſſés dans une même chambre, peut infecter les gens ſains qui y entrent; & qu'enfin ces mêmes exhalaiſons perdent leurs qualités nuiſibles, dès que par une communication libre avec l'atmoſphère, elles y

ſont diſperſées & diviſées. Nous avons vu que le froid de l'hiver a émouſſé, & comme gelé le venin de la peſte; que la chaleur de l'été, au contraire, l'a rendu plus violent & plus volatil; & que cependant l'atmoſphère eſt reſtée auſſi ſaine en été qu'en hiver.

Comparaiſon de la peſte avec la petite vérole.

Il n'y a pas de maladie à qui la peſte puiſſe être mieux comparée qu'à la petite vérole. L'une & l'autre ſe prennent par la contagion; leur attaque à toutes deux eſt accompagnée de maux de tête & de vomiſſemens; la fièvre eſt d'ordinaire plus forte dans la petite vérole, que dans la peſte; ſurviennent enſuite les tumeurs qui ſont propres à chacune d'elles; dans l'une, des puſtules d'une forme déterminée & particulière; dans l'autre des bubons: alors les autres ſymptômes diminuent, &, s'il ſe fait une bonne ſuppuration, les malades réchappent de ces deux maladies.

Outre cela il y a dans la peſte, comme dans la petite vérole, des éruptions ſymptômatiques; on rencontre dans la petite vérole des pétéchies & quelquefois des charbons; mais ils ſont beaucoup plus fréquens dans la peſte. Il arrive quelquefois que des ſueurs guériſſent

des

des malades de la peſte avant l'apparition des tumeurs & des exanthêmes; il y a de même une fièvre variolique ſans varioles (*r*). Le venin de la petite vérole, quoique préſent, eſt dans certaines ſaiſons fixe & inactif, au point de n'attaquer que ceux qui ont une communication immédiate avec les malades; tandis que dans d'autre tems, & d'autres diſpoſitions de l'air, devenu plus volatil & plus actif, il ſe répand facilement au loin par les diverſes ſubſtances qui le renferment; c'eſt encore ce que la petite vérole a de commun avec la peſte (*s*). Sur mille hommes il y en a un ou deux qui ne prennent jamais la petite vérole, lors même qu'ils vivent avec des perſonnes qui

(*r*) Sydenham, *ſect. II, cap. III.*

* (*s*) De peur de mal-entendu, il faut que je m'explique: je veux dire qu'il y a des tems, où les matières empeſtées, comme celles qui contiennent le venin variolique, n'infectent pas ſi vite ceux qui les touchent, tandis que dans d'autres circonſtances un léger attouchement de pareils effets ſuffit pour être infecté; quoique le danger ſoit toujours très-grand, lors même que l'un ou l'autre miaſme paroît ſans activité. Il y avoit, par exemple, beaucoup d'effets empeſtés dans la ville de Moſcou en Décembre 1771; mais le miaſme ayant perdu de force, peu de gens en étoient attaqués.

l'ont; j'ai auſſi vu quelques gens qui n'ont jamais été attaqués de la peſte, quoique continuellement expoſés à la contagion. Une femme Allemande, mère d'un tailleur, ſoigna ſon fils, ſa brue, & ſept de leurs enfans, qui tous, avec une ſervante, avoient la peſte, & en moururent; elle ſeule reſta ſaine, & continua de ſe bien porter. Une vieille femme Ruſſe demeuroit dans une chambre avec deux autres femmes & huit enfans, elle ſeule, avec un enfant de ſix mois, ſurvécut à tous les autres, que la peſte enleva; ces cadavres reſterent dans la maiſon deux jours entiers avant qu'on les inhumât, elle les avoit embraſſés pluſieurs fois ſans aucune précaution, elle avoit ſervi les malades; malgré cela elle n'eut pas la peſte. De même, la femme du maître ramoneur, dont je parlerai plus bas (*t*), qui ſoigna ſon mari, & un autre malade couché dans la même chambre, pendant tout le tems de leurs maladies, reſta bien-portante. De pareils exemples ſont cependant fort rares; & peut-être un ſeul homme entre mille a cette prérogative.

(*t*) Chap. IV.

La petite vérole eſt chez nous (*u*) beaucoup moins deſtructive que la peſte ; la plupart en réchappent ; & ceux qui l'ont une fois eue, ne la reprennent plus de leur vie. Elle eſt continuellement parmi nous, depuis qu'elle nous a été apportée d'Aſie par les Arabes, au ſeptième ſiècle (*x*). En cela elle ne reſſemble point à la peſte, qui tue preſque tous ceux qu'elle attaque; qui revient pluſieurs fois dans le même individu ; & enfin, qui, une fois éteinte, ne reparoît plus en Europe, à moins

---

(*u*) La petite vérole fait autant de ravages chez les Kalmoucs, que la peſte chez nous ; de là vient leur coutume, que lorſque quelqu'un parmi eux eſt attaqué de cette maladie, ils levent leur camp, & s'enfuient au loin, laiſſant le malade avec autant de nourriture & d'eau qu'il lui en faut pour quelques jours.

(*x*) Preſque tous les gens du peuple ont la petite vérole dans leur enfance, parce qu'ils ſont expoſés ſans aucune précaution à la contagion ; tandis que les enfans des grands, lorſque la petite vérole eſt épidémique, n'ont aucune communication avec les autres. C'eſt par-là qu'on peut expliquer, pourquoi beaucoup de Princes, avant que l'inoculation fut admiſe dans les cours, mouroient de la petite vérole dans un âge déjà avancé : car ils en reſtoient à l'abri, juſqu'à ce que par quelque haſard la contagion pénétrât juſqu'à eux.

qu'elle n'y ſoit encore de nouveau apportée d'ailleurs.

Ainſi donc l'inoculation, qui donne des petites véroles ſi légères, par leſquelles, auſſi bien que par la petite vérole naturelle, on eſt préſervé pour toute la vie du retour de cette maladie, ne convient pas quant à la peſte : car il eſt prouvé par l'expérience, que celle-ci peut attaquer le même homme pluſieurs fois, non ſeulement dans différentes époques de la vie, mais auſſi dans la même épidèmie (*y*).

---

* (*y*) M. Orreus dans ſa deſcription de la peſte, imprimée à Pétersbourg en 1784, in-4°, pag. 159, dit, que pendant la peſte de Moſcou quelques médecins propoſèrent d'eſſayer de l'inoculer; mais que cette idée fut rejetée parce que » 1°. tant par les écrits ſur » la peſte, que par les obſervations faites à Yaſſy & » à Moſcou, il étoit certain que ce mal, différent en » cela de la petite vérole qui ne revenoit jamais, atta- » quoit dans certaines circonſtances pluſieurs fois le » même individu. 2°. Que ce mal n'étant pas inévita- » ble, & dans l'eſpérance qu'il ceſſeroit bientôt, cette » opération, terrible par elle-même, ſeroit inutile & » ridicule. 3°. Qu'il paroiſſoit dur & même inhumain » de forcer des gens du bas peuple, & qui vraiſembla- » blement en pourroient reſter exempts, ou même » des priſonniers condamnés à mort, de paſſer avec ſi » peu d'eſpérance de ſuccès, par une expérience que

Les tems de l'aſtrologie & des preſtiges étant paſſé, pour faire place à la ſaine philoſophie & à l'étude de la nature, j'aurois honte de m'arrêter aux contes & aux fables, que l'on trouve dans beaucoup d'écrits ſur la peſte; & il me paroît inutile de refuter les prédictions de la peſte, faites ſur l'apparition des comètes, ſur les jeux des enfans lorſqu'ils repréſentent des enterremens, & conſtruiſent des tombeaux (z). La populace peut imaginer & croire des choſes auſſi dénuées de bon ſens; mais il eſt étonnant qu'elles aient jamais été adoptées & écrites par des médecins. Il y auroit plus de vraiſemblance à ce qu'on rapporte, que les oiſeaux quittent les lieux où la peſte régne; quoique je puiſſe aſſurer que cela eſt très-faux. Nous n'avons pas pendant toute l'année, où la peſte régna à Moſcou, vu voler moins d'oiſeaux qu'à l'ordinaire; & ceux-mêmes qu'on gardoit dans les maiſons, enfermés dans des cages, ne s'y trouvoient pas plus mal tant qu'on avoit ſoin de les nourrir; mais on

---

» chacun ſurement refuſeroit de ſubir de ſon propre » mouvement, à cauſe du danger qui l'accompagne ,,.

(z) Diemerbroek *de peſte.*

peut aiſément ſe figurer que dans un bouleverſement pareil, on avoit en général peu ſoin d'eux; de ſorte qu'il y en avoit beaucoup qui mouroient de faim & de ſoif. C'eſt ici qu'appartiennent auſſi les rêves d'autres auteurs, qui ſe ſont imaginés voir des nuages (*aa*) nager dans l'air, qui infectoient les maiſons ſur leſquelles ils tomboient; ou des globes enflammés ou bleus (*bb*), qui apportoient la peſte. En Juillet & Août le ciel a été ſerein à Moſcou, enſuite il a été ſouvent couvert, & jamais perſonne n'a rien vu de ſemblable. D'ailleurs cela eſt trop éloigné de toute vraiſemblance, pour qu'on puiſſe y ajouter foi le moins que ce ſoit. L'eſprit des hommes frappés de frayeur, eſt enclin à imaginer des fables & à chercher de l'extraordinaire ou du merveilleux dans les cauſes & les effets des grandes calamités; en négligeant d'obſerver le cours naturel des choſes (*cc*).

(*aa*) Schreiber *de Peſtilentia*, *pag.* 6. *Sorbait Conſil. de peſte pag.* 34 — 36.

(*bb*) Sorbait ibid. *pag.* 127 — 140, & *medic. practic. tractatus VIII*, *cap. XV.*

* (*cc*) C'eſt dans ce chapitre que j'aurois dû par des argumens, refuter l'opinion de ceux qui croient que la

peſte n'eſt que le plus haut degré des fièvres putrides; qu'elle n'eſt pas une maladie eſſentielle par elle-même; que ſa cauſe eſt dans l'air, comme celle des autres maladies épidémiques; & qu'elle naît dans nos climats, ſans y être apportée d'ailleurs: mais cette doctrine ſe reſſent tellement des ténèbres du moyen âge, elle eſt ſi peu conforme à l'eſprit philoſophique & obſervateur du dix-huitième ſiècle, que je ne crois pas devoir m'arrêter à la combattre, & à prouver par des répétitions, ce que l'expérience de la plus grande partie de l'Europe, depuis plus d'un ſiècle, démontre. D'ailleurs il ne faut que faire attention à l'effet des quarantaines; comment elles arrêtent les progrès de la peſte, en lui barrant le chemin; & lire les obſervations de ceux qui ont vu ce fléau, pour être convaincu qu'il nous eſt apporté d'Egypte, ou par les Turcs; & que c'eſt par le ſeul attouchement des malades ou des choſes infectées, que ce mal ſe communique & ſe propage. Les faits que je rapporte dans ce traité me paroiſſent avoir mis cette vérité dans un tel jour, que ce ſeroit ſe refuſer à l'évidence que d'en douter.

CHAPITRE III.

TRAITEMENT DE LA PESTE.

ON n'a encore trouvé contre la peſte aucun remède ſpécifique, qui, par une vertu particulière, puiſſe rendre le miaſme peſtilentiel incapable de nuire, ou le détruire lorſqu'il a déjà pénétré dans le corps humain; qui plus eſt, on ne connoît juſqu'à ce jour aucune méthode certaine, ni traitement qui guériſſe beaucoup de ceux qui en ſont attaqués. Au commencement & pendant la fureur de la peſte, la violence du miaſme ſurpaſſe infiniment la force de tous les remèdes, & preſque tous ceux qui en ſont attaqués meurent, ſoit qu'ils en uſent ou non. Lorſque la peſte eſt devenue moins violente, pluſieurs perſonnes guériſſent ſans le ſecours de l'art. De là vient que des auteurs, d'ailleurs dignes de foi, prônent différens remèdes pour la guériſon de la peſte; & qu'ils aſſurent avoir par leur moyen guéri beaucoup de gens de cette maladie. Quel amas de médicamens ne trouve-t-on pas chez la plupart des loïmographes? Quelles formules ne renferment pas leurs li-

vres? Des recettes, dans leſquelles le mélange des remèdes contraires les uns aux autres, ſans ordre & ſans méthode, prouvent que leurs auteurs n'ont ſuivi aucune indication réelle.

Tant qu'on n'aura pas de remède ſpécifique contre la peſte, il ne nous reſtera d'autre reſſource que de faire des recherches ſur la nature de la maladie, que le miaſme peſtilentiel produit: d'obſerver les effets qui s'enſuivent, les efforts que la nature emploie, les voies par leſquelles elle a coutume de ſe débarraſſer du mal, & enfin les ſymptômes qui annoncent une bonne ou mauvaiſe iſſue: ceci connu, il faudra ſe laiſſer guider par l'analogie, & faire uſage des moyens, que l'expérience nous a enſeigné réuſſir dans des maladies, dont l'eſpèce approche le plus de la peſte; il faudra auſſi aider la nature dans ſes efforts, & lever les obſtacles qui s'y oppoſent. Nous voyons par l'hiſtoire de la peſte, que ceux qui ſont attaqués de ce mal, reſſentent des affections nerveuſes avant que la fièvre paroiſſe, & que celle-ci eſt des plus putrides; qu'elle eſt accompagnée de ſymptômes qui lui ſont propres, & qui la diſtinguent des autres fièvres. Il eſt auſſi avéré qu'il y a peu de gens

chez qui elle paroît ſous la forme d'une fièvre inflammatoire, & que lorſque cela arrive, ce n'eſt qu'au commencement de la maladie, quand le venin agiſſant ſur les nerfs dans des perſonnes fort pléthoriques, cauſe cette eſpèce de fièvre avant qu'il ait porté la corruption dans les humeurs; ce qui doit ſurvenir peu après. C'eſt ainſi que d'une maladie inflammatoire, on tombe tout à coup dans la plus putride.

D'après tout ceci, je trouve une double chaîne de ſymptômes dans la peſte: les premiers dépendent de l'irritation des nerfs par le venin, qui trouble ainſi l'économie animale; les autres proviennent des effets du même venin ſur la maſſe du ſang, c'eſt-à-dire, de la ſolution putride & d'une acrimonie particulière, analogue à la nature de ſon levain. Je nomme le premier période *état nerveux*, & le ſecond *putride*.

L'Etat nerveux.

Dans cet état le miaſme eſt quelquefois chaſſé du corps par les ſueurs: il n'a pas beſoin de coction, puiſqu'il eſt ſubtil & volatil, & qu'ainſi il paſſe facilement par les pores, par où il eſt chaſſé avec les fluides les

plus légers. Il faut venir au ſecours de la nature avec des remèdes qui provoquent une légère tranſpiration, comme les boiſſons tièdes, aigrelettes, des infuſions en forme de thé avec du jus de citron ou du vinaigre, des émulſions camphrées, le julep camphré avec le vinaigre & le muſc : ces derniers portent d'autant plus efficacement à la tranſpiration, qu'ils appaiſent auſſi les troubles des nerfs. Si jamais la ſaignée peut avoir lieu dans la peſte, c'eſt dans cet état, quand ces premières agitations nerveuſes produiſent de violens ſymptômes inflammatoires chez des gens fort pléthoriques. C'eſt ainſi que l'on doit aider le malade dans l'état nerveux ; mais il eſt rare que les médecins trouvent l'occaſion de le faire ; car, ou le miaſme, attaquant violemment les nerfs, tue comme par un coup de foudre; ou lorſqu'il n'excite que des troubles légers au commencement, la plupart refuſent tout ſecours, ſe croyant à peine malades; ou bien enfin cet état nerveux eſt de trop courte durée, comme cela eſt arrivé dans notre peſte depuis Juillet juſqu'à la fin d'Octobre, lorſque le plus ſouvent, peu d'heures après l'invaſion du mal, l'état putride commençoit déjà.

L'état putride.

Quand le miaſme peſtilentiel commence à diſſoudre la maſſe du ſang, & à lui communiquer ſon acrimonie, je ne doute pas que le quinquina & les acides minéraux, qui reſiſtent ſi efficacement à la pourriture dans les fièvres putrides ordinaires, ne ſoient alors d'un grand ſecours. Quoiqu'un petit nombre de ceux à qui ces remèdes furent adminiſtrés, ſoient réchappés, l'expérience cependant ne paroît nullement contraire à ce raiſonnement, fait par analogie. Les effets du quinquina & des acides minéraux ſont lents, & ces remèdes doivent avoir été pris en grande quantité pendant pluſieurs jours dans les fièvres putrides, avant qu'ils puiſſent arrêter la pourriture des humeurs qui commence : la peſte l'emporte de beaucoup ſur ces fièvres par la célérité de ſon cours, qui menace d'une très-prompte ruine, & par la violence de ſes ſymptômes. Il ne manque donc à ces remèdes, que le degré de force dans leurs qualités, proportionné à la violence & à la rapidité du mal. Outre les difficultés cauſées par le mal même, on en rencontre quantité, qui dépendent uniquement de mille

circonſtances, qui ſe préſentent en tems de peſte, & qui empêchent ſouvent les médecins de faire de bonnes obſervations, & de ſuivre une méthode dans le traitement. La plupart du tems ils ſont appellés trop tard chez les malades, qui tâchent de cacher leur état, pour n'être pas ſéparés par force de leurs parens, de leurs amis, & tranſportés dans des hôpitaux: le peuple refuſe tous les ſecours de l'art, ayant beaucoup plus de confiance dans les remèdes domeſtiques conſeillés par les vieilles femmes; ſur-tout lorſqu'il voit qu'il en meurt tout autant de ceux que les médecins traitent. Dans les hôpitaux remplis de malades, l'air impur & contagieux, l'inſpiration des vapeurs fétides, la violence avec laquelle on y eſt tranſporté, la crainte, la triſteſſe, le manque de la plupart des choſes néceſſaires à tant de malades entaſſés; la dureté des infirmiers & gardes, augmentée par l'aſpect continuel de tant & de ſi grands maux, le peu d'attention qu'on porte à chaque individu, le traitement uniforme employé pour tous, changent ces lieux de miſéricorde & de charité en amas d'horreurs & de calamités, en ſéjour de douleur & de déſeſpoir; & font des temples de la ſanté, des antres de la mort;

de ſorte que je ſuis encore ſurpris que ſur cent malades il s'y en rétabliſſe un ſeul. Liſons tous les traités de la peſte, nous trouverons que de ſemblables maux l'ont accompagnée par-tout. Qui donc s'attendra à de bonnes obſervations faites dans les hôpitaux de peſte? Comment pourra-t-on y exiger des cures heureuſes de la part des médecins même les plus ſavans, & employant les meilleurs remèdes? Il eſt par conſéquent très-difficile & très-rare d'avoir de bonnes obſervations ſur les effets des méthodes & des remèdes employés, quand la peſte ravage des villes fort peuplées. Avant de pouvoir chercher des ſecours dans notre art, il faut que l'adminiſtration civile, & celle de la ſanté publique, ſoient dirigées de façon qu'on pourvoie au ſalut des citoyens, ſans que cela tourne tant au détriment des malades.

Comme dans le commencement de la peſte de Moſcou, tous ceux qui en étoient attaqués, étoient traînés dans les hôpitaux, j'eus, de même que les autres médecins de la ville, très-rarement occaſion d'eſſayer les effets des médicamens indiqués : plus tard, lorſque toute la ville fut infectée & reſſembla à un hôpital, je me propoſai de donner à ceux que je trouverois dociles, d'abord un vomitif, puis

le quinquina & les acides minéraux en grande quantité; mais la peſte étoit alors parvenue à un tel degré de malignité, que preſque tous mouroient inopinément dès le premier ou le ſecond jour, avant qu'on pût adminiſtrer ces remèdes. Au mois de Septembre, une femme de vingt-quatre ans eſt ſaiſie d'un mal de tête avec fièvre & vomiſſement, il lui ſurvient peu après un bubon à l'aine droite, & un autre ſous l'aiſſelle du même côté, de la groſſeur d'une noiſette ; le jour ſuivant de petites pétéchies parurent ſur tout le corps; elle étoit foible, & comme étourdie, ayant la langue blanche, humide ; les urines étoient pâles ; elle ſe plaignoit ſur-tout de maux de tête & d'angoiſſes. Après que je l'eus fait vomir moyennant vingt grains de racine d'ipecacuanha, je lui fis prendre une décoction très-forte de quinquina, ſur deux livres de laquelle j'avois mis un gros & demi d'extrait de la même écorce, & un gros d'élixir de vitriol acide du diſpenſatoire de Londres, avec une once de ſirop d'althéa: elle prenoit toutes les deux heures trois onces de ce remède, & outre cela, encore quatre fois par jour, un demi-gros de quinquina en poudre. Elle avoit pour ſa boiſſon ordinaire une décoction d'orge, acidulée

avec de l'eſprit de vitriol. Les bubons s'augmenterent inſenſiblement, au point que dans l'eſpace de quelques jours, ils étoient de la groſſeur d'une noix; ils reſtèrent dans cet état, ſans aucune marque de ſuppuration. La malade commença à ſe remettre inſenſiblement; & au bout d'une ſemaine elle étoit preſque entièrement rétablie: alors elle fut miſe, malgré moi, à l'hôpital, d'où elle ſortit peu après, & vint me voir, jouiſſant d'une parfaite ſanté.

Nous eumes rarement occaſion, par les raiſons détaillées ci-deſſus, de traiter de ces malades; je ſuis cependant perſuadé qu'une pareille méthode auroit pu arracher à la mort quantité de ceux, chez qui le mal étoit foible & lent. Les cas de trois enfans, dont l'un étoit âgé d'un an, & les deux autres plus jeunes encore, ſemblent confirmer ce que je viens d'avancer; tous trois avoient un bubon peſtilentiel à l'aine, avec de la fièvre & une grande foibleſſe. Leur ayant fait prendre une décoction de quinquina avec ſon extrait, ils ſe trouverent mieux; les bubons mûrirent & vinrent en bonne ſuppuration. Deux de ces enfans ſe rétablirent; le troiſième fut enlevé, dans le tems de ſa convaleſcence, par des convulſions provenant de la dentition. Quoique cela ſoit arrivé au mois de Décembre

bre, où le mal, devenu plus léger, laiſſoit réchapper beaucoup de monde, cette obſervation peut pourtant ſervir à confirmer l'efficacité du remède, puiſque les enfans ſont toujours plus fortement ſaiſis de la peſte que les adultes, (*a*) & qu'il eut les mêmes effets ſalutaires dans trois qui étoient malades en même tems.

On ne peut, comme je l'ai déjà dit, eſpérer la guériſon de la peſte par les acides minéraux & le quinquina, que lorſqu'elle eſt dans un degré moins fort; je ſais que ces remèdes ont été donnés à bien des gens, que non ſeulement ils n'ont pas guéri, mais dont ils n'ont pas même retardé la mort d'un inſtant. Quantité d'autres médicamens de différentes eſpèces, comme la thériaque qu'on loue à tort contre la peſte, le camphre, l'eſprit de nitre doux, n'ont eu aucun ſuccès. On doit donc en conclure que la nature horrible de ce mal l'emporte de beaucoup ſur les vertus de tous les remèdes connus juſqu'à préſent, de ceux même qui ſembleroient le mieux devoir convenir pour le dompter. L'analogie & les obſervations précédentes me portent à mettre plus de con-

(*a*) Chenot, *de Peſte, pag.* 169.

fiance dans le quinquina & les acides, donnés en grande quantité, qu'en tout autre remède; en y ajoutant, pour relever la foibleſſe du malade, le camphre, l'élixir de vitriol, le vin & les véſicatoires. Ceux qui meurent dans l'état nerveux, ſemblent être enlevés par une affection violente de la ſubſtance médullaire du cerveau; les autres par une fièvre très-putride d'une nature particulière.

Les Vomitifs.

Quelques malades ſe trouverent un peu ſoulagés par de légers vomitifs, comme la racine d'ipecacuanha. Un chirurgien qui avoit apporté d'Angleterre une grande proviſion de poudre de *James*, en donna à des malades; mais je n'ai pas oui dire qu'elle ait fait un meilleur effet.

Les Purgatifs.

Les purgatifs, même les plus légers, faiſoient beaucoup de mal; ils cauſoient un cours de ventre qu'on pouvoit à peine arrêter, & qui affoibliſſoit extrêmement les malades.

La Saignée.

Sydenham conſeille la ſaignée au commencement de la peſte, avant que les tumeurs

paroiſſent à la ſuperficie du corps; il marque avoir guéri par là beaucoup de malades (*b*): Sorbait (*c*) au contraire avoue avoir appris par une triſte expérience, que la plupart de ceux qu'on avoit ſaignés étoient morts. Je regarde la ſaignée comme très-nuiſible dans la peſte. Je ne voudrois cependant pas la déconſeiller entièrement & abſolument, ſi l'état nerveux produiſoit chez des perſonnes pléthoriques une maladie inflammatoire avec phrénéſie (*d*); ce qui arriva très-rarement dans la peſte de Moſcou, de même que dans celle dont M. Chenot fait l'hiſtoire (*e*).

Le traitement des Bubons.

Lorſque le venin eſt déjà entièrement mêlé avec les humeurs, & qu'il vient à corrompre

---

(*b*) *Sect. II, cap. I.* Ruſſel, *The natural hiſtory of Aleppo, pag.* 242, écrit, que dans la peſte d'Alep en 1742 — 1744, une forte ſaignée faiſoit du bien le premier jour de la maladie, & que plus tard elle étoit toujours nuiſible.

(c) *Conſil. medic. de Peſte, pag.* 76.

* (*d*) Voyez plus haut, au commencement de ce chapitre.

(*e*) *De Peſte, pag.* 130.

la maſſe du ſang, la nature cherche à ſe débarraſſer de la matière de la maladie par des dépôts aux glandes externes. Dès que ces glandes commencent à groſſir & à faire mal, il faut les amollir par des cataplaſmes & des fomentations émollientes, afin qu'elles reçoivent plus facilement les humeurs qui y ſont pouſſées, & qu'elles parviennent enſuite en ſuppuration & à maturité; car c'eſt de là que dépend la guériſon. On ſait que cela arrive, ſi ces tumeurs glanduleuſes augmentent peu à peu, ſi elles ſont douloureuſes, & qu'elles s'enflamment, le malade ſe trouvant ſoulagé, & les ſymptômes diminuant en même tems. Il faut irriter les bubons inſenſibles & flaſques, en ajoutant aux cataplaſmes émollients, des oignons cuits ſous les cendres, ou bien en mettant deſſus des emplâtres ſtimulants, comme le diachylum avec les gommes, l'emplâtre mélitote, auquel on ajoute le véſicatoire; ou celui-ci ſeul, ſi la grande foibleſſe du malade exige une plus forte irritation. Le bubon, lorſqu'il eſt mûr, doit être ouvert avec une lancette, & panſé de la manière qu'on a coutume de traiter les abcès; en ſe ſervant en même tems de remèdes internes qui réſiſtent à la pourriture, & ſoutiennent les forces:

le quinquina répond encore entièrement à ces deux indications. Les ulcères qui reſtent après les bubons, ſe ferment difficilement & lentement. Quelquefois, quoique rarement, les malades guériſſent ſans que les bubons aillent en ſuppuration; & il reſte des tumeurs skirrheuſes, qui ne cauſent d'autre mal, que la légère incommodité d'un gonflement. On a auſſi vu que des bubons commençoient à ſe diſſiper, tandis que les malades ſe rétabliſſoient; mais des cas ſemblables étoient fort rares.

Le traitement des Charbons & des Anthrax.

Le charbon eſt un mal gangreneux purement ſymptomatique, & n'eſt jamais critique; car plus il y a de charbons, & plus ils ſont grands; plus auſſi la maladie eſt dangereuſe (*f*): c'eſt pourquoi l'anthrax (g) eſt plus mauvais que le charbon. Tous ceux qui ont écrit de la peſte, conſeillent de ſcarifier les charbons juſqu'au vif, afin que l'eſcarre ſe ſépare plus facilement. On a fait dans la peſte

(*f*) Voyez plus haut chap. II, & Chenot *de Peſte*, *pag.* 183, 184.

* (*g*) Grand charbon, voyez ci-deſſus pag. 51.

de Moſcou ces ſcarifications à quantité de gens, ſans qu'elles aient retardé leur mort. La ſéparation de l'eſcarre eſt l'ouvrage de la nature, & peut, dans cette maladie, uniquement avoir lieu, quand la dégénération putride des humeurs eſt déjà corrigée au point, qu'elles ſont en état de préſerver les parties voiſines de la gangrene: alors la force de la circulation ſeule détache les extrémités des vaiſſeaux ſains de ceux qui ne reçoivent plus le ſang; & ainſi les parties ſaines d'alentour & du fond, ſe détachent de celles qui ſont gangrenées. Lorſque la condition des humeurs eſt telle que je viens de le dire, les ſcarifications facilitent la ſéparation de l'eſcarre, en délivrant les parties vivantes de la compreſſion (*h*). Les fomentations de décoction de quinquina conviennent également ici. Lorſque l'inflammation des parties voiſines eſt conſidérable, avant la chûte de l'eſcarre, il faut l'adoucir par l'application des cataplaſmes émollients. On doit irriter les charbons inſenſibles & flaſques par des fomentations & des

(*h*) *Conſult.* Van Swieten *Comment. in Aphoriſm. Boerhav.* § 435, *N°.* 2, *Tom. I, pag.* 778, & § 444, 445, *Tom. I, pag.* 787 *& ſuiv.*

cataplaſmes antiſeptiques irritans, compoſés de ſcordium, de rue, d'oignons. Les ulcères que les charbons laiſſent, requièrent le traitement externe qui convient à d'autres plaies, & la continuation des antiſeptiques pris intérieurement.

Les Pétéchies.

Les pétéchies paroiſſent en différens tems dans la peſte; le plus ſouvent cependant entre le ſecond & le quatrième jour: le danger eſt d'autant plus grand, qu'elles ſe montrent plutôt. Les pétéchies de la grandeur des lentilles, & les vibices, ſont de très-mauvais ſignes. Un garçon d'un an, que j'avois vu bien-portant la veille, avoit pluſieurs pétéchies lenticulaires, violettes, dans différentes parties du corps, & entr'autres, une du diamètre de deux lignes au front; il mourut le même jour. Beaucoup de malades ont déjà les pétéchies un ou deux jours avant leur mort; mais chez la plupart elles ne la précèdent que de quelques heures. Plus leur couleur approche du noir, plus elles ſont mauvaiſes: cependant le degré de danger ne peut pas être toujours déterminé par la couleur; puiſqu'il arrive quelquefois que de petites taches pourpres ſortent ſur la poitrine

& ſur le dos peu avant la mort (*i*), & que la peſte enleve des hommes de différentes manières, & déroute tous les ſyſtêmes par des ſymptômes imprévus & étonnans. C'eſt ainſi que ceux qu'on croiroit devoir mourir à l'heure même, en réchappent; & qu'au contraire ceux qui, d'après les ſymptômes légers, la couleur des taches & leurs forces, ſembloient pouvoir aiſément en revenir, meurent ſubitement. On ne peut rien prononcer avant le quatrième jour; celui-là paſſé, il y a quelque eſpérance de guériſon. Tout ce qui peut corriger la ſolution putride du ſang, convient auſſi pour les pétéchies; aucun remède connu juſqu'ici n'a cette vertu à un plus haut degré que le quinquina & l'acide vitriolique.

Des Défaillances & des Aſphyxies.

Les défaillances ſont fréquentes dans la peſte, & il y ſurvient des aſphyxies, dans leſquelles les malades ſemblent être morts: il faut donc que les magiſtrats aient ſoin qu'on n'enterre perſonne, avant qu'on ſoit bien aſſuré de ſa mort. Cet article exige d'autant plus leur attention, que ceux qui ſont char-

(*i*) Voyez Sydenham, *Sect. II, cap. II.*

gés d'enlever les cadavres, privés de tout ſentiment d'humanité par l'aſpect continuel de tant de maux, en rempliſſent les chariots avec le même ſang froid que les bouchers les chargent de veaux & de moutons égorgés.

De la Diète.

La diète qui convient dans les fièvres putrides, eſt également bonne dans la peſte. J'ai conſeillé de la bière bien fermentée, ou du vin trempé pour les foibles & les convaleſcens : rien ne ſert plus à fortifier les eſprits languiſſans, & à relever les forces.

Des Vers.

Il arrive ſouvent dans la peſte, que les malades rendent des vers ronds par le haut & par le bas ; quelquefois même en quantité. Ceci n'eſt gueres d'un bon augure, quoique les vers ne ſoient, comme quelques perſonnes l'ont cru, ni la cauſe, ni l'effet de la peſte. Quand les humeurs, & la bile ſur-tout, parviennent au plus haut degré de pourriture & d'âcreté, les vers s'attachent moins aux inteſtins, & quittent facilement une demeure, qui ne leur convient plus.

Les femmes groſſes attaquées de la peſte

avortent preſque toutes, & périſſent d'hémorrhagie de matrice.

Avant de finir ce chapitre, je ne puis m'empêcher de rapporter le ſentiment de M. Chenot ſur l'antidote de la peſte (*k*): « Le véritable » antidote de la peſte eſt inconnu & le reſtera » peut-être toujours, à moins que nous ne » ſuivions une autre route que nos prédé- » ceſſeurs; & que nous ne faſſions, & ne répé- » tions les expériences propres à nous faire par- » venir à une certitude à cet égard. L'inutilité » des remèdes compoſés, employés pendant » tant de ſiècles, démontre que c'eſt dans les ſim- » ples qu'il faut chercher cet antidote. Le petit » nombre des ſpécifiques que nous poſſédons, » étant tous ſimples, nous indiquent la même » choſe par analogie. En effet, ſi l'opium ſou- » lage les douleurs, ſi le quinquina chaſſe la » fièvre, ſi le mercure guérit le mal vénérien, » ou au moins le fait ſortir du corps, ſi la » ciguë réſoud les skirrhes *cancéreux*, qui » oſera aſſurer que Dieu n'a pas créé, & ac- » cordé aux hommes, un remède particulier » contre la plus cruelle des maladies. Il nous » l'offre peut-être dans les plantes, que nous

(*k*) *De Peſte, pag.* 288.

» voyons naître en grande quantité dans cer-
» taines années & en certains tems, quoique
» rares d'ailleurs; ou même qu'on n'a pas vues
» auparavant dans telles régions ou en tels
» lieux; dans celles, que la confiance aveugle
» que nous mettons dans les remèdes connus,
» mépriſe, ou au moins que notre inattention
» nous fait négliger: peut-être eſt-il renfermé
» dans des remèdes compoſés, mais de façon
» que ſes vertus y ſont détruites, ou rendues
» inefficaces. Peut-être les remèdes, que nous
» employons à d'autres uſages, le contiennent-
» ils. Peut-être eſt-il dans les plantes dont
» nous ignorons les vertus; peut-être dans
» celles que nous regardons comme ſuſpectes;
» peut-être même dans les vénéneuſes, dans
» les animaux, ou enfin dans les minéraux. »

CHAPITRE IV.

DES PRÉCAUTIONS CONTRE LA PESTE.

LES précautions générales pour munir les frontières des états contre la peſte, ſont ſi bien établies chez toutes les puiſſances chrétiennes de l'Europe, où elles ſont néceſſaires, que l'entrée lui eſt fermée de tous côtés, & qu'elle ne peut y pénétrer, à moins que la négligence n'y donne lieu. J'en ferai mention plus bas.

Précautions pendant les guerres contre les Turcs.

Avant d'en venir à ce que je crois néceſſaire pour prévenir les progrès ultérieurs de la contagion dans les lieux où la peſte a déjà pénétré, je crois qu'il ne ſera pas inutile de dire en peu de mots les précautions qu'on doit prendre, durant les guerres avec les Turcs, afin de préſerver autant que poſſible les armées de la peſte; & d'ajouter comment on pourroit empêcher que du théâtre de la guerre elle ne fut tranſportée dans d'autres provinces.

Nous ſavons que, depuis pluſieurs ſiècles, les

Turcs ont ſouvent fait plus de mal à leurs ennemis en leurs apportant la peſte, que par leurs armes. Dans les croiſades, depuis la fin du onzième ſiècle juſqu'à celle du treizième, les peuples de différentes parties de l'Europe, courant à la terre ſainte, ont pluſieurs fois vu la plus grande partie de leurs armées moiſſonnée par la peſte en Aſie & en Afrique.

Après la priſe de Conſtantinople par les Turcs au quinzième ſiècle, & la deſtruction de l'Empire d'Orient, il s'éleva de tems en tems des guerres entre eux & les Allemands, les Polonois & les Ruſſes, dans leſquelles la peſte ravagea les armées de ces peuples, & pénétra dans leurs pays.

Il eſt très-difficile, dans les guerres avec les Turcs, de préſerver entièrement les armées de cette maladie : après les batailles, les ſoldats s'emparent des dépouilles des vaincus, & emmenent les priſonniers; ſi la peſte eſt parmi ceux-ci, tant eux, que leurs effets la communiquent aux autres.

Mais les progrès de la peſte peuvent être arrêtés dans les armées, ſi l'on ordonne que tous les malades ſoient d'abord tranſportés dans les hôpitaux, & qu'aucun ne reſte parmi les gens ſains; ſi les médecins & les chirurgiens

obſervent attentivement les ſymptômes des maladies; ſi auſſitôt qu'ils trouvent quelqu'un attaqué de la peſte, ils l'envoient avec ſes habits, ſon lit, &c. (*a*) à un hôpital deſtiné à ce mal & convenablement éloigné de l'armée; ſi l'on a ſoin que les armes des peſtiférés ſoient lavées avec du vinaigre, avant que de les donner à d'autres; & ſi les trophées reſtent long-tems expoſés à l'air libre.

Lorſqu'on prend une ville, où l'on trouve encore des traces de la peſte, avant de loger les ſoldats dans les maiſons, il faut parfumer les chambres avec de la poudre à canon, ou, ſi faire ſe peut, en choiſir qu'aucun peſtiféré n'ait habité. M. le Général en chef, Comte Pierre Yvanowitſch de Panin, vainqueur des Turcs à Bender, m'a raconté que lorſqu'il commença le ſiège de cette ville, la peſte y faiſoit des ravages, & qu'elle y finit avant qu'il l'eût priſe; ce qu'il croyoit devoir attribuer à la fumée de la poudre, qui ſortoit de tant de bouches à feu, & environnoit nuit & jour les aſſiégés. Je ſuis du même avis. Il eſt certain que tous les acides détruiſent

---

* (*a*) Il vaut mieux dire ici: que la paille ſur laquelle il a couché, ſoit brûlée.

le germe de la peſte ; la poudre eſt principalement compoſée de ſouffre & de nitre ; lors de la détonation, il en ſort des eſprits acides minéraux, qui ſous la forme de vapeurs très-ſubtiles, pénètrent tout. Le ſouffre & le nitre formoient auſſi la baſe de la poudre fumigatoire antipeſtilentielle, dont on ſe ſervit à Moſcou (*b*)

Entre les pays, qui ſont le théâtre de la guerre, & les provinces intérieures, il faut tirer des lignes gardées par des piquets, que perſonne, de quelque condition qu'il ſoit, ne puiſſe paſſer. Sur les grands chemins près de ces lignes, on établira des maiſons de quarantaines, ayant pluſieurs chambres ſéparées, où tous ceux qui reviendront de l'armée, devront, avant de paſſer outre, s'arrêter auſſi long-tems qu'il ſera néceſſaire pour ôter tout ſoupçon ſur leur compte quant à la peſte. Les précautions doivent s'y obſerver ſtricte-

---

(*b*) On ſait par les expériences de M. Prieſtley, que l'air nitreux a la faculté de préſerver les ſubſtances animales de la pourriture, & même d'arrêter la putréfaction lorſqu'elle commence. Voyez *Experiments aud obſervations on different Kinds of air*, *London* 1774, *ſect. VI*, *pag.* 123 *& ſuiv.*

ment: les hardes ſeront retirées des coffres & expoſées à l'air libre. Si quelqu'un y eſt attaqué de la peſte, il faut le tranſporter à l'hôpital, purifier & parfumer la chambre qu'il occupoit. Aucune marchandiſe ne pourra entrer, à moins qu'elle n'ait paſſé par les épreuves, & la même choſe ſe fera quant aux trophées. Les couriers y dépoſeront les lettres, qui, après avoir été piquées avec des épingles, paſſées au vinaigre, & ſéchées à la fumée du bois de genièvre, ſeront données à d'autres; ceux-ci demeurant en de-çà des lignes, les porteront plus loin.

Au commencement de la peſte.

Le ſort des médecins eſt triſte & déplorable depuis le commencement de la peſte juſqu'à la fin; à moins qu'après l'avoir déclarée aux magiſtrats, & qu'en travaillant d'abord de concert avec eux de tout leur pouvoir à la détruire, ils ne ſoient aſſez heureux pour l'étouffer, à l'inſçu de tout le monde, dès qu'elle paroît. Car lorſqu'elle s'eſt répandue au point, que les précautions que ce mal exige en divulguent la nature & les dangers, ils ont à ſouffrir les injures de leurs concitoyens, ſurtout des marchands & autres gens avides de gain,

gain, qui nient ordinairement alors que c'eſt la peſte, parce qu'elle n'a pas encore tué pluſieurs milliers d'hommes. L'unique reſſource qui reſte aux médecins en pareilles circonſtances, eſt dans le témoignage de leur propre conſcience, dans la religion, & l'amour du prochain, ſeuls capables de ſoutenir leur courage contre les injuſtices & les adverſités, qui leur ſurviennent de toutes parts. Ainſi donc, après avoir tout bien peſé, ils n'ont qu'à ſuivre le mouvement de leur conſcience, & remettre à Dieu le ſoin de leur conſervation, de leur tranquillité & de leur réputation. Lorſqu'au mois de Février 1771, nous croyons avoir entièrement extirpé la peſte dans ſon origine, notre joie étoit inexprimable ; & nous ſupportions volontiers les injures de ceux que nous nous imaginions alors avoir préſervés d'un ſi grand malheur. Dans le fort de la calamité, lorſque la peſte ravage tout avec la plus grande fureur, & que perſonne ne doute plus de la nature du mal, les médecins ſe trouvent encore dans des circonſtances bien terribles ; puiſqu'outre le danger qu'ils courent continuellement avec leurs familles, ils ſont témoins du grand nombre de victimes que la mort enleve. Mais à quel point doit être malheureux celui, à qui

la conſcience reproche que c'eſt lui qui par ſa négligence eſt cauſe de tant de maux; ou que ſes concitoyens accuſent avec raiſon de les avoir attirés ſur eux par ſon ignorance!

Il faut étouffer la peſte en ſecret lorſqu'elle commence.

Lorſque dans une ville ou dans quelqu'autre endroit, on rencontre une maladie qui répond tout à fait à la définition que j'ai donnée (*c*), c'eſt-à-dire, aiguë, très-rapide dans ſon cours; dans laquelle entre le ſecond & le quatrième jour il ſurvient des bubons, des charbons, des pétéchies de différentes grandeurs & de diverſes couleurs; qui eſt auſſi fort contagieuſe, & commence le plus ſouvent par des maux de tête, & les vomiſſemens; s'il y a en même tems de la poſſibilité que cette maladie ait été apportée par le commerce, par la guerre ou par quelqu'autre voie, des lieux où la peſte règne; les médecins peuvent déclarer au gouvernement qu'ils ſoupçonnent que c'eſt la peſte, tandis qu'ils en font un myſtère au reſte de leurs concitoyens, pour ne pas cauſer une terreur ſubite, & faire tort au com-

(*c*) Chap. II.

merce, ſans néceſſité. Le haut degré de contagion faiſant un des principaux caractères de la peſte, il eſt impoſſible aux médecins de déterminer abſolument que c'eſt elle, d'après le premier ou le ſecond individu qui, dans un pays ou une ville, ſont attaqués d'un ſemblable mal, quoique tous les autres ſymptômes s'y trouvent; ſur-tout ſi la peſte ne règne pas dans le voiſinage. Ce doute pourra être levé en peu de jours; car ſi c'eſt la peſte, elle attaquera auſſi les autres perſonnes qui habitent la même chambre que les malades.

Lorſque des médecins, dont la ſcience & la probité ſont reconnues, dénoncent qu'ils ſont convaincus de la préſence de la peſte; les magiſtrats doivent, ſans faire attention aux ſentimens contraires d'autres médecins, prendre ſoin de la ſanté publique, en reléguant le plutôt poſſible les peſtiférés, & ceux qu'on ſoupçonne de contagion, hors de la ville dans une maiſon iſolée qu'ils entoureront de gardes, afin que perſonne n'ait communication avec eux. Une famille infectée peut, ſous un prétexte quelconque, être ainſi tranſportée de nuit, pour que les habitans ne ſoupçonnent pas que c'eſt la peſte; car ſi la contagion eſt dans une ſeule maiſon,

elle pourra facilement être éteinte en ſecret. S'il reſte aux magiſtrats encore du doute ſur la nature du mal, ils n'ont qu'à enfermer quelques gens condamnés à mort avec les malades, & les revêtir de leurs habits, en ne négligeant cependant rien quant aux précautions : deux ou trois ſemaines ſuffiront pour parvenir à la vérité, car la peſte a coutume de ſuivre plutôt l'infection.

Lorſque la peſte eſt divulguée.

Quand pluſieurs maiſons ſont infectées, il eſt impoſſible d'en faire un myſtère au public, parce que les précautions qu'on doit néceſſairement prendre divulguent tout. Dans pareil cas les peſtiférés, & tous ceux qui ont demeuré avec eux, ne doivent plus avoir de communication avec le reſte des habitans. Il faut brûler les effets des malades, excepté ceux de conſiſtance ſolide & dure, qu'il ſuffira de laver avec du vinaigre. Ce que l'on jette au feu ne doit pas être touché, mais pris avec des pinces & des bâtons armés de crochets ; c'eſt de la même façon qu'il faut charger les corps morts ſur les chariots qui les tranſportent aux lieux de la ſépulture. On doit nommer des hommes de probité reconnue, fermes

& réſolus, qui empêchent par leur préſence & par leur autorité, que rien ne ſoit détourné. On doit auſſi exhorter les parens & les amis des malades, à brûler les habits ou autres effets qu'ils pourroient en avoir reçus peu de tems auparavant: & les médecins doivent veiller à leur ſanté, pour voir ſi aucun d'eux ne ſera attaqué de la peſte.

Un tribunal de ſanté, compoſé de quelques perſonnes de qualité, de deux ou trois médecins, & d'autant de citoyens diſtingués, dirigera, ſous l'autorité du magiſtrat, tout ce qui concerne la ſanté publique. Il diviſera la ville en quartiers, dans chacun deſquels il mettra un médecin qui viſitera tous les malades; il donnera ordre aux habitans d'avertir dès que quelqu'un de leurs familles tombera malade; & ſtatuera auſſi que perſonne ne pourra être enterré avant qu'un médecin n'ait examiné le corps & n'ait donné un billet où il ſoit marqué de quelle maladie il eſt mort. Si le nombre des médecins ne ſuffit pas; on y emploiera auſſi des chirurgiens,

La pauvreté du peuple, & l'avarice d'autres gens, ont toujours & par-tout été les principales cauſes, qui ont répandu la contagion. Le pauvre, qui craint plus la faim que la

mort, ſe voit avec douleur privé de l'héritage d'un parent ou d'un allié; & dans la perſuaſion que c'eſt une injuſtice qu'on lui fait, il tâche de s'emparer en ſecret de tout ce qu'il peut : l'autre attiré par l'appas du gain, ne connoît plus de crainte, pourvu qu'il puiſſe acheter à vil prix. Il n'y a qu'un ſeul remède efficace contre ce mal, ſans lequel on n'a rien à eſpérer de toutes les autres précautions ; c'eſt de tirer du tréſor public une ſomme, qui ſerve à payer à l'inſtant tout ce que l'on jette au feu. En effet, le ſort de ceux, dont la famille eſt attaquée de la peſte, eſt aſſez triſte : perdant leurs proches, & ſéparés de la ſociété, ils attendent la mort; pourquoi doivent-ils encore ſouffrir la perte de leurs effets, & n'avoir aucune eſpérance ; mais prévoir même l'extrême pauvreté qui les attend, s'ils réchappent ? Qu'on choiſiſſe donc des citoyens, qui mettent un juſte prix aux effets qu'on brûle, & les payent ; ou bien qu'ils dépoſent cet argent dans une caiſſe publique, avec le nom de ceux à qui il appartient, afin que s'ils guériſſent, on le leur reſtitue, & que s'ils meurent, on le donne à leurs héritiers. Tant les peſtiférés, que ceux qui ſont ſuſpects de contagion, doivent être nourris & entre-

tenus aux dépens du public: l'humanité & la conſervation des autres habitans l'exigent. Il faut deſtiner à cet uſage une ſomme aſſez conſidérable, afin, qu'en cas de beſoin, rien ne ſouffre de retard. Si l'on arrange tout de la ſorte dès le commencement de la peſte, cela n'exigera pas beaucoup de dépenſes, la contagion ſera facilement arrêtée, & le mal étouffé dans ſon origine. Lorſque la peſte ſera finie, tous ceux qui en ſeront guéris, ou auront aſſiſté les malades, devront encore reſter enfermés juſqu'à ce qu'il ſoit abſolument ſûr & hors de doute, qu'il n'y a plus rien à craindre de leur communication pour les autres citoyens. L'uſage à porté chez toutes les nations Européennes le tems de l'épreuve à quarante jours, d'où on l'a nommé *quarantaine*; j'en dirai plus bas mon ſentiment. Avant de leur permettre une communication libre avec le reſte des habitans, il faut les dépouiller de leurs habits, les laver avec du vinaigre par tout le corps, leur donner d'autres vêtemens, brûler les anciens avec le reſte des effets, & parfumer la maiſon avec la poudre fumigatoire antipeſtilentielle. Ceci fait, il ne faut cependant pas encore négliger les autres précautions; mais chercher pendant pluſieurs

mois, ſi le germe de la peſte n'eſt caché nulle part; ſi perſonne n'a enfermé dans des coffres, ou enfoui des vêtemens ou des marchandiſes infectées; car la peſte pourroit, lorſqu'on s'y attendroit le moins, renaître d'une ſemblable ſource. Le germe peſtilentiel contenu dans des hardes, ou renfermé dans des ballots, en devient plus mauvais, & peut être tranſporté de la ſorte à de grandes diſtances & conſervé long-tems. Le pouvoir deſtructeur de ce venin s'augmente tellement, lorſqu'il eſt renfermé dans des paquets de hardes bien couverts & clos, qu'il y a des exemples d'hommes qui furent attaqués des plus violens ſymptômes, & moururent ſubitement en les ouvrant (*d*). Dans le ſiècle dernier, un an après que la peſte eût ceſſé à Varſovie, Erndtel qui rapporte l'hiſtoire ſuivante, y paſſa pour aller avec la cour à Marienbourg & à Danzick: dans la ville de Langenfurth la femme d'un cocher, prête à accoucher, emporta au mois d'Octobre des matelas ſur leſquels des gens qui étoient morts de la peſte avoient couché un an auparavant. S'en étant ſervie,

(*d*) Antrechaux, *Relation de la peſte*, *pag.* 65, &c. Chenot, *de Peſte*, *pag.* 166.

elle fut bientôt attaquée du même mal avec des bubons aux aines, peu après elle accoucha heureuſement ; mais une hémorrhagie de matrice lui étant ſurvenue, elle mourut, de même que ſon enfant. Le mari périt auſſi bientôt après ayant des bubons & des charbons ; & pluſieurs autres perſonnes furent infectées, dont au delà de vingt moururent. Cette contagion dura juſqu'au mois de Février, ſans cependant faire plus de dégât, parce que les gens appartenans à la cour étoient diſperſés dans pluſieurs campagnes & villages ; au commencement de Mars elle ceſſa tout-à-fait (*e*).

Lorſque la peſte règne.

Quand ce mal eſt déjà répandu, il devient infiniment plus difficile à arrêter & menace d'une grande calamité prochaine. Il ne faut cependant pas déſeſpérer entièrement : car ſi d'un côté le gouvernement & le tribunal de ſanté s'y emploient de tout leur pouvoir, & que de l'autre les habitans ſont dociles, la peſte pourra encore être arrêtée, ſur-tout ſi la ſaiſon eſt favorable. Il faut d'abord empêcher

(*e*) Erndtel *Warſavia phyſice illuſtrata*, *pag.* 171, 172.

qu'elle ne ſoit tranſportée dans le voiſinage, & dans d'autres lieux. On fera bien alors de déclarer par un imprimé, que c'eſt la peſte qui règne, que la contagion n'exiſte pas dans l'air, mais qu'elle ſe communique uniquement par le contact des malades & des choſes infectées; on enjoindra aux habitans d'obéir ponctuellement aux ordres qui ſeront donnés pour le ſalut public, & la conſervation des particuliers; on les exhortera à ne pas acheter de vêtemens ni d'effets qui ont déjà ſervi: il ne ſera d'ailleurs permis à perſonne de les vendre. En outre, ſi la peſte n'eſt que dans une ſeule partie de la ville, on lui ôtera toute communication avec le reſte.

Au commencement, lorſqu'il n'y a qu'un petit nombre de familles infectées, le ſalut public exige qu'on les tranſporte hors de la ville, ou bien qu'on les y relégue dans un lieu écarté, & que tout commerce avec les autres citoyens leur ſoit interdit; ce qui doit ſe faire avec humanité, avec douceur, & avec le moins d'inconvéniens que poſſible pour ces infortunés. Mais quand par malheur, ou par négligence, la calamité en eſt venue au point, que beaucoup de gens ſont attaqués de la peſte, & qu'elle eſt diſperſée par toute la

ville ; il ne reſte plus d'eſpoir que ces précautions puiſſent la déraciner entièrement. Il ſeroit alors inhumain & barbare de troubler tant de familles malheureuſes, en ſéparant de force les malades de ceux qui ſont encore en ſanté, en privant le pere des ſoins & de la préſence de ſes enfans, la femme de ceux de ſon mari, le vieillard de ceux de ſa famille. Dans de pareilles circonſtances cela empire le mal, en forçant en quelque façon les malades à cacher leur état. Il eſt d'ailleurs impoſſible d'arranger des endroits commodes & aſſez vaſtes pour en contenir un ſi grand nombre. Il ne faut cependant rien négliger pour s'oppoſer à un mal auſſi terrible, qui ſe répand de tous côtés par la contagion.

Dans cette funeſte ſituation le malheur eſt d'autant plus grand, que, quoiqu'on puiſſe imaginer, on ne trouve rien qui réponde de toutes parts à l'humanité avec laquelle on doit ſecourir les infortunés & les affligés, & à ce qu'exige le ſalut public. Si vous tirez de leurs maiſons les peres de famille, les meres, les enfans, pour les envoyer dans les hôpitaux ; vous leur ôtez la ſeule conſolation qui leur reſte, vous ajoutez de nouveaux maux au malheur, & vous jettez les hommes dans un déſeſpoir,

que rien ne ſera plus capable d'arrêter. Quoique l'autre extrémité paroiſſe moins inhumaine; il eſt cependant auſſi cruel & funeſte au bien public de tout négliger, & de laiſſer un libre cours à la contagion; car la peſte ravagera des villes & des provinces entières. Il faut donc choiſir le milieu entre ces deux extrémités.

Qu'on deſtine un hôpital avec les maiſons voiſines, ou bien un faubourg (*l*) entier, aux pauvres attaqués de la peſte; & que tout

---

(*l*) Les malades ainſi diſperſés dans pluſieurs maiſons, ſe nuiront moins les uns les autres; ils reſpireront un air plus pur, & ſe rétabliront plus facilement. Mead conſeille de faire camper les peſtiférés ſous des tentes; je crois qu'on ne peut rien imaginer de mieux pour arrêter la contagion: mais la ſaiſon, le climat ou d'autres circonſtances rendent ſouvent ce moyen impraticable; il faut alors tenir ouvertes les portes & les fenêtres des chambres des malades, & y entretenir l'air continuellement en mouvement. L'expoſition au vent me paroît être la principale cauſe de ce que la peſte fait moins de ravages dans les armées lorſqu'elles campent; car, quoique le vent ait très-peu de pouvoir ſur le venin qui eſt intimement mêlé au ſang, il emporte cependant les exhalaiſons, & les diſſipe plus promptement; de ſorte que les bien-portans ne ſont ni auſſi vite, ni auſſi facilement infectés par les malades.

ce qui eſt néceſſaire à la vie & pour leur traitement, y ſoit ſi bien ordonné, que ces infortunés s'y rendent volontiers, ſans qu'on force qui que ce ſoit d'y aller. Qu'il ſoit permis aux autres de reſter chez eux, pourvu que les maiſons infectées aient un ſigne commun, qui les faſſe reconnoître, afin que les gens ſains n'y entrent qu'avec précaution. Que le tribunal de ſanté publie, de quelle façon ceux-ci doivent ſe conduire près des malades, les avertiſſant de tenir les portes ou les fenêtres ouvertes, d'éviter l'haleine des peſtiférés, les exhalaiſons de leurs corps & de leur excréments; de parfumer ſouvent les chambres avec du vinaigre, &, tant que faire ſe pourra, de ne toucher avec les mains nues ni les hommes ni les effets infectés; ou, s'ils les ont touchés, de tremper d'abord leurs mains dans le vinaigre.

Il faut nommer des prêtres, des médecins, des chirurgiens & des infirmiers qui prennent ſoin des peſtiférés; & leur accorder de bons honoraires.

Les magiſtrats doivent être attentifs à ce que les cadavres ne reſtent pas long-tems ſans ſépulture, mais ſimplement l'eſpace de tems néceſſaire pour conſtater la mort.

Il faut munir ceux qui enterrent les morts contre la contagion, en leur donnant des manteaux & des gants de toile cirée, qu'ils devront laver ſouvent dans le vinaigre; & pour qu'ils ne prennent pas les cadavres avec les mains, on pourra faire divers inſtrumens avec leſquels ils les enleveront.

Les lieux deſtinés à la ſépulture ſeront hors des villes, & à quelque diſtance des grands chemins : on mettra les cadavres dans des foſſes profondes, on les couvrira toujours d'une couche de terre, pour en arrêter les exhalaiſons, & empêcher que les chiens ou les corbeaux n'en emportent des lambeaux.

J'ai déjà ſouvent démontré que l'atmoſphère à Moſcou, dans le fort même de la peſte, a toujours été ſaine, & point du tout contagieuſe, non ſeulement en hiver, mais auſſi dans le milieu de l'été, où la ſaiſon eſt dans cette ville auſſi chaude que dans les autres parties de l'Europe, excepté celles qui ſont tout-à-fait au midi, le thermomètre de Réaumur marquant continuellement alors de ſeize à vingt-deux degrés à l'ombre au milieu du jour, & quelquefois même vingt-quatre. Mais ſi quantité de cadavres de peſtiférés reſtoient longtems ſans ſépulture & pourriſſoient, ils pour-

roient tellement charger l'atmoſphère de leurs exhalaiſons, qu'elle même, par qui d'ailleurs ce mal ne ſe répand pas, deviendroit, en été ſur-tout, contagieuſe & porteroit une deſtruction inévitable dans le voiſinage. On ſait que les animaux morts & pourriſſans, répandent une forte puanteur par les exhalaiſons dont ils rempliſſent l'atmoſphère qui les environne; & quoique ces exhalaiſons ne renferment point de venin peſtilentiel, elles cauſent pourtant des fièvres putrides malignes. Pluſieurs auteurs rapportent des hiſtoires de ſemblables maladies épidémiques, occaſionnées par la puanteur qui ſortoit des cadavres d'hommes entaſſés après des combats, ou des corps d'animaux qui pourriſſoient dans les eaux croupiſſantes & ſur des rivages. Entr'autres Foreſtus (*g*) fait l'hiſtoire d'une maladie épidémique très-maligne, cauſée par un énorme poiſſon du genre des baleines, qui pourrit ſur le rivage de la mer. A combien plus forte raiſon la putréfaction des cadavres ne doit-elle pas avoir un pouvoir deſtructeur dans la peſte, où les ſimples exhalaiſons des malades ſont déjà ſi funeſtes aux perſonnes ſaines.

(*g*) *Lib.* 4°. *Obſervat. IX, tom. I, pag.* 202.

De l'expoſition des hardes & marchandiſes à l'évent.

Le venin peſtilentiel eſt emporté par le vent, mais je ne voudrois pas en conclure que pour le chaſſer des habits, des matelas, de la laine, du coton, des pelleteries & d'autres choſes ſemblables, il ſuffiſe de les expoſer à l'air libre & au vent: car nous ignorons combien de tems il faut pour cela; & il eſt avéré par des obſervations, que dans des endroits où la peſte avoit ceſſé, il y eſt ſurvenu long-tems après des maladies par le ſeul attouchement d'effets qui avoient ſervi aux malades, & qui étoient reſtés entaſſés, même à l'air libre. Diemerbroek (*h*) fait mention d'un apothicaire, qui ſentit une douleur aiguë à la partie inférieure de la jambe près du pied, comme ſi elle avoit été brûlée par de l'eau bouillante, après avoir remué par haſard du pied droit la paille, ſur laquelle huit mois auparavant le lit de ſon domeſtique malade de la peſte avoit été poſé; quoiqu'elle fut reſtée pendant l'automne & l'hiver ſous un petit toit, expoſée au vent, à la pluie & au froid. Le

(*h*) *De Peſte, lib. 4°. obſerv.* 119.

jour

jour ſuivant il s'éleva à la partie malade une grande veſſie; lorſque l'épiderme fut piqué, il en ſortit un peu d'eau noirâtre, & l'on trouva deſſous un charbon peſtilentiel, qui ſe guérit à peine dans l'eſpace de quinze jours; d'ailleurs l'homme dont il s'agit ſe portoit bien. Qui pourra donc abſolument déterminer comment, & combien long-tems, telle, ou telle ſubſtance infectée devra être expoſée au vent, pour qu'elle ne contienne plus rien de nuiſible? Ceci devant être encore très-différent, reſpectivement aux divers degrés de chaleur, de froid, d'humidité & de ſéchereſſe de l'atmoſphère; il ſera toujours plus ſûr en tems de peſte de brûler les effets (*i*) qui retiennent ce venin, & de laver avec du vinaigre les choſes plus compactes, comme bois, métaux, &c.

L'air des hôpitaux ſera corrigé, & ſa force

(*i*) Les principaux ſont la laine, les pelleteries, les plumes, le coton, le chanvre, les draps, le linge, les ſoieries, le papier. La farine, le vin, l'eau ne renferment jamais ce venin, à moins qu'elles n'aient quantité de parties hétérogènes qui le contiennent: le vinaigre le détruit. Il ne pénètre pas les ſubſtances dures comme les métaux, le bois, le verre; mais il s'attache à leur ſuperficie.

deſtructive anéantie, en le renouvellant continuellement par les portes & les fenêtres, & en allumant ſouvent de la poudre à canon, ou jettant du vinaigre ſur des briques ardentes : les chambres doivent être hautes, & il faut mettre auſſi peu de malades que poſſible dans chacune. Les prêtres, les médecins, les chirurgiens, & tous ceux qui ont ſoin des malades, mettront par deſſus leurs habits un manteau fait de toile cirée ; ils auront des gants & des bottes de la même matière; ils les tremperont ſouvent dans le vinaigre, & tiendront à la bouche & au nez une éponge imbibée de cette liqueur.

La manière dont on purifie les maiſons infectées.

Les maiſons & les chambres où les malades de la peſte ont demeuré, ſont purifiées par la fumée de la poudre à canon. Nous nous ſommes ſervis à Moſcou avec ſuccès d'une poudre qu'on appelloit *antipeſtilentielle*, dont la baſe étoit le ſoufre & le nitre ; on avoit ajouté du ſon & quelques végétaux, de l'abrotanum, des baies de genièvre & autres ſemblables, & auſſi des réſines: mais à mon avis ces reſines ſont tout-à-fait inutiles, & augmen-

tent le prix de la poudre (*k*). Les eſprits acides minéraux détachés dans la détonation du nitre avec le ſoufre ; ſont tenus long-tems ſuſpendus en l'air par la fumée des végétaux. Le plus ou moins de force de ces poudres dé-

---

* (*k*) Voici la compoſition de ces poudres pour la fumigation, telle que le conſeil de ſanté la publia alors. Voyez *Guſtavi Orræi deſcriptio peſtis, &c. Petropoli* 1784, *in*-4°. *pag.* 136, 137.

Poudre antipeſtilentielle forte.

Feuilles de genièvre hachées très-menu.
Raclure de bois de gaïac.
Baies de genièvre concaſſées.
Son de froment : de chaque 6 Livres.
Nitre crud. } pulvériſés. 8 Liv.
Soufre citrin. } 6 Liv.
Myrrhe. 2 Liv.
Mêlez le tout.

Poudre antipeſtilentielle foible.

Herbe d'abrotanum hachée menu. 6 Livres.
Feuilles de genièvre hachées de même. 4 Liv.
Baies de genièvre concaſſées. 3 Liv.
Nitre crud réduit en poudre. 4 Liv.
Soufre citrin pulvériſé. 2 Liv. ½
Myrrhe. 1 Liv. ½
Mêlez le tout.

pend de la proportion du ſoufre & du nitre aux autres ingrédiens. Après avoir brûlé les chiffons qu'on trouve dans les chambres, on les remplit de fumée, en jettant de cette poupre ſur un braſier; on ferme les portes & les fenêtres, pour conſerver long-tems cette fumée. Elle eſt nuiſible aux poumons, & ſuffoque; c'eſt pourquoi celui qui la jette ſur les charbons ardens, doit s'enfuir d'abord: on renouvelle cette opération trois ou quatre

---

Poudre antipeſtilentielle odoriférante.

Racines de *Calamus aromaticus* hachées.		3 Livres.
Encens.		2 Liv.
Succin.		1 Liv.
Styrax.	de chaque	½ Liv.
Fleurs de Roſes.		
Myrrhe.		1 Liv.
Nitre crud.	pulvériſés.	1 Liv. 8 onc.
Soufre citrin..		4 Onc.

Mêlez le tout.

La première ſervoit à parfumer les maiſons & les effets fort infectés, laines, peliſſes, cuirs, &c. La ſeconde étoit deſtinée aux maiſons ſeulement ſuſpectes & aux matières délicates que la première auroit gâtées; la troiſième étoit employée pour les maiſons habitées.

fois en vingt-quatre heures pendant quelques jours conſécutifs, & enſuite on ouvre les portes & les fenêtres.

Comment on doit brûler les effets infectés.

Lorſqu'on brûle les hardes, les matelas, les couvertures, &c. qui ont ſervi aux peſtiférés, il ne faut pas s'expoſer à la fumée: car les particules les plus volatiles du venin pourroient s'élever en l'air par la chaleur, avant qu'elles fuſſent détruites par l'action du feu. « De cette façon, dit Chenot, nous avons » vu un valet qui s'étoit imprudemment ex» poſé à la fumée d'effets infectés qu'on brû» loit, rapporter la peſte chez lui (*l*). » Sorbait (*m*) & Lobb (*n*) ne craignent pas ſeulement que la combuſtion des effets n'infecte ceux qui y aſſiſtent; mais même, qu'elle ne répande la contagion dans la ville. Le venin délayé & diſperſé à une certaine diſtance dans l'atmoſphère, ne nuit plus; il n'y a rien à craindre de la combuſtion des effets infectés, ſinon pour ceux qui en approchent de

(*l*) *De Peſte*, *pag.* 119.

(*m*) *Conſilia de peſte Viennenſi*, *pag.* 52.

(*n*) *Of the plague*, *pag.* 356 *ſeq.*

trop près, & reſtent expoſés dès le commencement à la fumée épaiſſe qui en ſort ; ce qu'on pourra auſſi prévenir en jettant en même tems dans le feu de la poudre à canon, ou de la poudre antipeſtilentielle, qui par leurs vapeurs détruiront les particules du venin, s'il s'en éleve avec la fumée. Il y a infiniment plus de ſureté à brûler les effets infectés, qu'à les enfouir, comme quelques auteurs le conſeillent, en les couvrant de terre ou de chaux : car l'avarice pourroit porter les gens à les déterrer.

Les acides.

Le vinaigre détruit le venin peſtilentiel, qui s'attache aux corps compactes & durs ; lorſque celui-ci s'imprime davantage, & qu'il eſt retenu dans des ſubſtances molles & ſpongieuſes, comme pelleteries, laine, coton, &c. le vinaigre ne peut pas y atteindre ; mais les acides minéraux en forme de vapeurs, pénétrant leurs pores, & parvenant juſqu'aux plus petits recoins, détruiſent le miaſme qui y eſt caché, pourvu que ces vapeurs ſoient aſſez fortes pour n'en laiſſer aucune particule intacte. Il eſt vrai qu'alors ces vapeurs rongent les draps mêmes, & les pelleteries. Je ſais qu'on a fait

des expériences avec la poudre à fumigation antipeſtilentielle ; je veux dire, qu'on a parfumé avec cette poudre des peliſſes infectées, & qu'on les a fait mettre à des criminels qui cependant ſont reſtés bien-portans : mais comme ces expériences ont été faites ſur la fin de la peſte pendant le grand froid (*o*), lorſque le miaſme étoit devenu plus foible, on n'en peut pas conclure que des peliſſes & d'autres effets ſemblables, parfumés de la ſorte, ſeroient en tout tems débarraſſés du venin. La moindre particule contagieuſe, qui auroit échappé par haſard à l'effet des vapeurs, tromperoit l'eſpérance qu'on en auroit conçue. Il ſera donc toujours plus prudent, & plus ſûr, dans une affaire auſſi délicate & auſſi dangereuſe, de brûler les effets infectés ; cela ne cauſera d'ailleurs pas un beaucoup plus grand dommage que la fumigation, qui faite comme il faut, les ronge & les rend preſque inutiles.

Le vinaigre des quatre voleurs.

Je dois ôter au vinaigre prophylactique, autrement nommé des quatre voleurs, une

(*o*) Voyez plus haut, chap. I. note (*r*) *pag.* 36 & 37.

partie de ſa renommée, acquiſe mal à propos; puiſqu'il ne poſſède pas plus de vertu préſervative que le vinaigre ordinaire, & qu'il n'opère pas davantage que celui-ci contre la contagion. Les qualités que j'ai attribuées à tout vinaigre en général, lui conviennent donc auſſi, mais rien de plus.

Les préjugés.

Parmi les préjugés reçus quant à la peſte, un des premiers, eſt l'opinion preſque générale, que la frayeur cauſe cette maladie, quand elle règne; ou au moins que les gens timides & épouvantés en ſont facilement attaqués. Lorſque la peſte ravageoit la ville de Moſcou, preſque tous les gentilshommes avoient pris la fuite; il n'y reſtoit, outre une grande partie du peuple, que quelques familles de ces nobles, des marchands & des étrangers: excepté la populace, le reſte des habitans étoit conſtamment dans la plus grande frayeur, malgré nos efforts pour relever par différens raiſonnemens leurs eſprits abattus, les aſſurant qu'ils n'avoient rien à craindre, pourvu qu'ils fuſſent prudens & circonſpects. Les gens du peuple au contraire, imbus de certains principes de prédeſtination, ne craignoient rien; & lorſque

nous les avertiſſions de prendre les précautions néceſſaires à la conſervation de chacun d'eux, la plupart répondoient, que de même qu'un cheveu ne peut tomber de la tête de l'homme ſans la volonté de Dieu, ils n'avoient rien à craindre, ſi leur dernière heure, marquée par la divinité, n'étoit pas venue; & que ſi elle étoit arrivée, toutes les précautions étoient inutiles. Les perſonnes mieux inſtruites leur répondoient avec nous, que le créateur a donné la raiſon & le jugement aux hommes pour leur faire diſtinguer le bien du mal, afin qu'ils cherchent à obtenir l'un, & à éviter l'autre; mais c'étoit parler en vain. Ils prenoient en ſecret les effets qui leur revenoient par héritage, ou ils les détournoient; ils touchoient les malades & les cadavres avec les mains nues, & embraſſoient ceux-ci, ſuivant leur ancien uſage. Ce peuple imprudent & intrépide porta preſque ſeul le poids de la calamité, tandis que les autres habitans, quoique craintifs, reſtèrent ſains & ſaufs dans la même ville; d'où nous devons conclure, que la crainte & la terreur en tems de peſte ne la donnent pas, & que d'un autre côté un courage audacieux n'en exempte nullement. Au mois

d'Août, lorſque beaucoup de gens mouroient dans mon voiſinage, ma femme apprend qu'une perſonne, qui la veille s'étoit trouvée avec une autre qui demeuroit dans ma maiſon, étoit morte de la peſte; ſaiſie d'effroi elle prend une fièvre inflammatoire avec la cardialgie. Après deux ſaignées du pied, elle ſe trouve mieux le lendemain, quoiqu'ayant toujours la fièvre. Sur ces entrefaites arrive une de ſes amies, qui revenoit d'une campagne voiſine, où nous croyons que la peſte n'étoit pas encore; elle raconte en pleurant, qu'elle a pris la fuite & qu'elle vient demander aſyle à ſon amie, parce que le même matin elle avoit trouvé devant la porte de ſa chambre ſa ſervante morte de la peſte. Ma malade ayant à peine entendu ce récit, tomba en foibleſſe, & eut derechef tous les ſymptômes de la veille; elle reſta pendant pluſieurs jours de la ſorte entre la vie & la mort. Elle ſe remit enfin entièrement, & ni elle, ni ſon amie, n'ont jamais reſſenti rien qui reſſemblât à la peſte. Je pourrois joindre ici quantité d'autres hiſtoires de maladies cauſées par les angoiſſes & la peur dans le tems que la peſte faiſoit les plus grands dégâts; il ne ſe paſſoit pas de jour que nous ne fuſſions appellés

chez des perſonnes qui étoient attaquées de telle ou telle autre maladie, occaſionnée uniquement par la peur. Je crois cependant que les troubles de l'ame cauſent des ſymptômes plus graves chez les infectés, qu'ils font que les malades ſe trouvent plus mal, & guériſſent plus difficilement: car ils produiſent généralement des affections nerveuſes, & empêchent la tranſpiration.

D'après ce qu'on lit (*p*) qu'Hippocrate a fait ceſſer la peſte d'Athènes en allumant des feux, beaucoup d'auteurs les recommandent en pareilles circonſtances. On en fit de différens végétaux à Moſcou depuis le commencement de la peſte, non ſeulement dans les carrefours & places publiques, mais auſſi devant chaque maiſon, de façon que toute la ville étoit continuellement couverte d'une épaiſſe fumée. La contagion n'en alla pas plus lentement, ni les familles dont les maiſons étoient entourées d'un plus grand nombre de feux, n'en furent pas plus exemptes. On trouve que la même choſe eſt arrivée pendant la peſte

(*p*) Galenus *de theriaca ad Piſon. lib. I, cap.* 16, & Aëtius *lib. V, cap.* 94.

qui l'année 1721 dévaſta Toulon (*q*). Si la maladie épidémique d'Athènes, dont il s'agit, a été la vraie peſte, il n'y a aucun doute que les feux ſeuls n'ont pu la faire ceſſer ; mais qu'il doit y avoir en un concours d'autres circonſtances pour détruire un fléau ſi cruel, ſur-tout dans un pays fort chaud. Il me paroît plutôt croyable, que c'étoit une maladie populaire, cauſée par un air chargé de vapeurs putrides, dans une ville qui renfermoit, outre les citoyens, une multitude d'hommes entaſſés, qui s'y étoient refugiés de la campagne (*r*); ces exhalaiſons auront été corrigées

---

(*q*) D'Antrechaux, *Relation de la peſte de Toulon*, *chap.* 22, *pag.* 148, & Voyez Lobb *of the plague*, *pag.* 54, 55.

(*r*) Plutarque dans la vie de Nicias Athénien, contemporain d'Hippocrate, rapporte la cauſe de cette maladie de la manière ſuivante : » Pour ce qui eſt » de la peſte dont Athènes fut affligée, le principal » reproche en eſt dû à Périclès, qui enferma dans la » ville, à cauſe de la guerre, tout le peuple de la » campagne, ce qui par le changement des lieux & » par la différente manière de vivre, produiſit cette » horrible contagion ». Plutarque dans la vie de Nicias, Edit. in-4°. de M. Dacier, tom. IV, pag. 531. Périclès eſt donc accuſé d'avoir occaſionné la

par les feux faits d'herbes aromatiques, ou bien le vent, que ces feux ont excité, les aura diſſipées, & ainſi mis fin à ce mal épidémique. Hippocrate ne déſigne pas par le mot *loïmos* la peſte proprement dite, mais une fièvre commune à pluſieurs habitans du même lieu. Lorſqu'il donne la diviſion des fièvres, il dit: » Il y a deux genres de fièvres; l'un com- » mun à tous, s'appelle peſte, *loïmos*; & l'au- » tre provenant de mauvaiſe diète particu- » lière, arrive à ceux qui ont une mauvaiſe » diète » . *De Flatibus, cap,* 3. Voyez Van Swieten, *Commentar. in Aphor. Boerhav.* § 566, *tom. II, pag.* 10.

Les remèdes préſervatifs.

Il ſeroit ennuyeux de faire mention de tous les préſervatifs prônés par les auteurs qui ont

---

maladie épidémique en enfermant dans la ville les gens de la campagne, à cauſe de la guerre: le concours & l'amas de tant d'hommes dans une ville fermée ont produit ce mal plutôt que le changement de lieux & de genre de vie, comme Plutarque le croit. Dans tous les tems, & dans tous les pays, on a obſervé que des fièvres putrides épidémiques & contagieuſes ont ravagé les villes aſſiégées, remplies d'un grand nombre d'habitans.

écrit de la peſte; je choiſirai les principaux, d'après leſquels on pourra aiſément juger ce qu'on doit penſer des autres.

Les cauteres.

Tous ces auteurs recommandent les cauteres à un bras ou à une jambe, ou à l'un & à l'autre en même tems, & alléguent pluſieurs exemples de gens qui ont vécu parmi les peſtiférés, & qui par ce moyen ſont demeurés ſains & ſaufs. Quelques perſonnes à Moſcou avoient des fonticules; moi-même j'en ai porté une ouverte pendant un an entier à mon bras gauche: mais n'ayant pas plus négligé les précautions que les autres médecins qui n'avoient point de cauteres, & m'abſtenant comme eux de toucher les malades & les choſes infectées, je n'en puis rien conclure. M. Yagelsky, qui dirigeoit le principal hôpital de peſte, m'a dit que parmi les chirurgiens qui y traitoient les malades, il y en avoit quatre qui avoient des cauteres, & que néanmoins ils étoient morts; il ajouta qu'il ignoroit cependant, ſi l'ouvrage dont ils étoient accablés, ne leur avoit pas fait négliger de les panſer & de les tenir ouverts. C'eſt pourquoi tout ce qu'on en dit me paroît encore fort douteux: mais puiſque beaucoup

d'auteurs les recommandent, & qu'ils cauſent peu d'incommodité, je conſeille à tous ceux qui ſont obligés de vivre parmi les peſtiférés, d'en avoir un, & de ne pas négliger en même tems les autres précautions, de peur que s'ils étoient déchus de leurs eſpérances, ils ne prennent eux-mêmes la peſte, ou qu'en en demeurant à l'abri ils n'infectent les autres. Les médécins & chirurgiens qui viſitent avec prudence les malades dans les maiſons particulières, ne ſont pas ſi expoſés à la contagion, & peuvent mieux s'en préſerver : maïs comme la peſte auroit pu pénétrer dans la maiſon des enfans trouvés, où la plupart des gens obſervoient malgré eux les précautions que j'avois preſcrites, & qu'alors elle auroit fait de grands ravages parmi tant d'enfans, de gardes & de valets, je m'étois fait un cautere d'avance, afin que ſi cela fût arrivé, il eût été en parfaite ſuppuration; ce que ces mêmes auteurs jugent néceſſaire.

Beaucoup de gens croient que la gonorrhée virulente & les ulcères préſervent de la peſte. Nous avons vu pluſieurs perſonnes, qui en ſont mortes, quoiqu'ayant ces incommodités. Nonobſtant que dans un auſſi grand nombre de malades, il y en eut beaucoup qui

avoient la cachexie & d'autres maux chroniques, il paroiſſoit cependant que la contagion attaquoit plus facilement les gens ſains & robuſtes, que les foibles & les vieillards. Un vieux gentilhomme, fort gouteux, reſta à l'abri de la peſte dans la même chambre où ſa femme mourut de cette maladie, quoique ſes domeſtiques de l'un & de l'autre ſexe en aient été infectés.

Quelques perſonnes regardoient l'eſprit de nitre doux comme un excellent préſervatif; elles en prenoient pluſieurs fois par jour vingt à trente gouttes ſur du ſucre. D'autres prenoient à cette même fin du quinquina ſous différentes formes; mais comme toutes ces perſonnes évitoient en même tems la contagion, les vertus préſervatives de ces remèdes ſont encore fort douteuſes.

Les Amulettes.

Lorſqu'on conſidère la violence du mal & la force de la contagion, on ne ſera pas ſurpris que les hommes aient dans tous les tems imaginé des préſervatifs. Ils ont auſſi cherché dans les amulettes des vertus ſpécifiques, qui les préſervâſſent d'un mal qu'ils voyoient agir ſur tant de monde par un pouvoir caché. Les princi-

principales choſes, dont on ſe ſert en amulettes, ſont l'arſenic & le camphre; on porte le premier enveloppé dans du linge & ſuſpendu au cou par un fil, de façon qu'il tombe ſur le *ſternum* ou le creux de l'eſtomac (*s*): on porte le camphre couſu dans pluſieurs endroits des vêtemens, ou bien dans ſes poches. La raiſon & l'expérience convainquent, ſans doute, qu'il ne faut rien eſpérer de ceux-ci, ni d'autres amulettes (*t*).

La fumée de tabac.

Diemerbroeck attribue de grandes vertus préſervatives à la fumée de tabac, & après lui d'autres auteurs ont prétendu la même choſe;

(*s*) Non ſeulement il ne poſſède aucune vertu contre la peſte; mais même Diemerbroeck vit qu'un amulette arſenical, que des impoſteurs vendoient fort cher, comme un ſouverain préſervatif, cauſa à beaucoup de perſonnes une ardeur intérieure & des angoiſſes; il leur fit venir des puſtules noirâtres au milieu de la poitrine où elles le portoient; ces perſonnes ſe croyoient attaquées de la peſte, mais les puſtules ſe diſſipoient dès qu'on avoit ôté l'amulette. Dimerbroeck *de peſte*, *lib. IV*, *cap.* 99.

(*t*) Voyez Chenot, *de peſte*, *pag.* 242.

de façon qu'on croit généralement que cette fumée éloigne la peſte. On ſait que les Turcs ont continuellement la pipe à la bouche, & que néanmoins la peſte en tue un grand nombre tous les ans. Cette réflexion n'a pas pu lever le préjugé : tant il eſt difficile de détruire une opinion reçue, quelque fauſſe qu'elle ſoit. Lorſque la peſte ſe répandit à Moſcou, beaucoup de gentilshommes Ruſſes, & les étrangers mettoient toute leur eſpérance dans la fumée de tabac, comme dans un préſervatif infaillible. Ceux qui y étoient accoutumés fumoient plus ſouvent, & les autres s'y habituèrent peu à peu, juſqu'à ce qu'ils virent que la peſte enlevoit auſſi parmi les étrangers des gens de baſſe condition, malgré la fumée de tabac dont ils ſe ſervoient. Le maître ramoneur de la maiſon des enfans trouvés, qui avoit été autrefois ſoldat Pruſſien, faiſoit tant de cas de la fumée de tabac, que depuis le matin juſqu'au ſoir on le voyoit avec ſa pipe : & par cette raiſon il ſe glorifioit que la peſte ne pourroit jamais l'attaquer. Ne faiſant aucun cas des précautions, même au mois de Septembre, il franchit pendant la nuit la haie qui fermoit l'enceinte de la maiſon des enfans trouvés, pour aller voir ſa femme & ſes amis

qui étoient en ville. Il lui ſurvint tout à coup un mal de tête, il commença à vomir, & eut le lendemain un bubon à l'aine & un ſous l'aiſſelle; il s'y joignit un grand abattement, & de la fièvre; il mourut au bout de deux fois vingt-quatre heures. Son apprenti, âgé de douze ans, eut un grand bubon flaſque ſous l'aiſſelle, & le ſuivit bientôt après.

On croit communément qu'en tems de peſte on ne rencontre pas d'autres maladies. Pendant toute cette année 1771, j'ai traité des maladies ſporadiques de toutes eſpèces, & même la rougeole étoit épidémique. Dans les quarantaines au couvent de Saint-Simon, pluſieurs enfans prirent cette maladie.

Précautions continuellement néceſſaires dans les endroits expoſés à la contagion, & aux frontières des pays voiſins des Turcs.

Par tout ce qui a été rapporté plus haut, il eſt démontré combien il eſt néceſſaire de munir de bonnes gardes les frontières des provinces qui avoiſinent celles des Turcs, pour empêcher que les hommes & les marchandiſes n'y puiſſent entrer, avant qu'on ne ſoit ſûr qu'ils n'apportent pas la contagion. Il eſt

très-difficile de déterminer exactement l'eſpace de tems néceſſaire pour qu'on puiſſe être à cet égard en parfaite ſécurité ; car cela dépend, quant aux marchandiſes, non ſeulement de leurs différentes eſpèces, plus ou moins propres à renfermer le germe de la peſte ; mais auſſi des différentes méthodes dont on ſe ſert pour éprouver ſi elles ſont infectées ou non. Le venin pénètre plus fortement les pelleteries, la laine & le coton, & s'y fixe davantage que dans le chanvre & dans la ſoie : il s'attache ſeulement à la ſuperficie des choſes ſolides, des métaux, bois, &c. d'où il ſe détache plus aiſément, lorſqu'on les expoſe au vent, ou qu'on les lave. Je crois, de même que M. Chenot (*u*), qu'en ouvrant les ſacs de laine, & de coton, qu'en détachant les paquets & en les étendant, on eſt beaucoup plus ſûr, que par la méthode ſuperficielle dont il dit qu'on ſe ſert dans la plupart des quarantaines. Le miaſme ne peut pas demeurer long-tems caché dans le corps de l'homme ſans ſe manifeſter par ſes effets, j'entends la peſte. Quoiqu'il ſoit très-difficile de déterminer combien de tems il faut pour cela, il paroît cependant

(*u*) *De peſte, pag.* 215.

que l'épreuve eſt portée peut-être trop au delà du terme néceſſaire pour les hommes ſeuls, lorſqu'on la fixe à quarante jours (*x*), mais il y a quant à cela chez chaque nation des uſages différens, établis & confirmés par une longue expérience, deſquels on ne peut pas s'écarter avec ſureté.

Rien ne démontre plus la néceſſité de ces précautions, que la ſécurité dont jouiſſent les pays aux frontières deſquels elles ſont ſtrictement obſervées, quoique la peſte ait ſouvent affligé leurs voiſins; de même que les calamités terribles qu'ont cauſées les moindres négligences à cet égard: témoins dans ce ſiècle les peſtes de Marſeille, de Lisbonne, de Meſſine & de Moſcou. Un bout de fil long d'une ligne, imprégné de pus variolique, peut après pluſieurs mois & peut-être des années, produire la petite vérole dans un homme bien-portant, qui enſuite en infectera mille autres; ceux-ci deviendront comme autant de centres, d'où ſortiront une infinité de rayons contagieux. On obſerve la même faculté dans le miaſme peſtilentiel; combien donc ne doit-on pas employer de ſoins pour lui fermer

(*x*) Voyez Chenot *de Peſte*, *pag.* 208 *& ſuiv.*

l'entrée des pays, & pour empêcher que la moindre particule de ce venin n'y pénètre? Il faut ouvrir tous les paquets; les marchandiſes & les hardes doivent être expoſées à l'air libre; & il faut, pour ſavoir ſi elles renferment de la contagion, que les valets les remuent ſouvent avec leurs bras nus.

Lorſqu'un voyageur tombe malade, & qu'il lui ſurvient des ſymptômes de la peſte, ſes effets doivent être brûlés, excepté ceux de bois & de métal, qu'on lave ou qu'on trempe dans le vinaigre; & l'on tient pour ſuſpects tous ceux qui ont eu quelque communication avec lui.

Il faut confier la direction des affaires de ſanté dans ces lieux, à des perſonnes d'une probité reconnue, de mœurs intègres, & recommandables par leur amour pour la patrie; qu'aucune raiſon quelconque, ni aucune crainte, ne puiſſe jamais faire manquer à leurs devoirs. Il faut y mettre des médecins & des chirurgiens, à qui la peſte & ſes ſymptômes ſont connus, doués de courage, & exempts de crainte, afin que dans des cas douteux ils ſoient en état d'obſerver de ſang froid, & qu'ils ne répandent pas de vaines terreurs, ou ne ſe livrent pas à une ſécurité dangereuſe.

Moyens par leſquels la maiſon des enfans trouvés de Moſcou a été préſervée de la peſte.

Je vais actuellement détailler les moyens par leſquels j'ai conſervé la maiſon des enfans trouvés de Moſcou à l'abri de la peſte, tout le tems que ce fléau a régné dans cette ville, où pendant les ſix derniers mois il a moiſſonné tant de milliers d'hommes. De là chacun pourra aiſément comprendre comment il eſt poſſible en tems de peſte de s'en préſerver ſoi-même, ſa famille, des maiſons entières, particulières & publiques.

L'hôtel des enfans trouvés (*y*) eſt ſitué au milieu de la ville, au confluent de la Yauſa & de la Moſcua. Il occupe un emplacement dont la circonférence, munie alors ſeulement d'une haie de ſix pieds de hauteur, a un tiers de

(*y*) Cet aſyle de l'innocence & de l'infortune occupe le premier rang entre tous les établiſſemens du même genre en Europe, & eſt dû à la munificence de l'Impératrice Catherine Seconde. C'eſt ſous ſes auſpices & par les ſoins de M. de Betzky, qui a généralement ſi bien mérité de ſa patrie en employant ſes jours & ſes biens à l'encouragement des arts & au bien public, que cet établiſſement touche à ſa perfection.

mille d'Allemagne (z). On y bâtit un édifice conſidérable, qui pourra aiſément contenir cinq mille enfans. La partie de ce bâtiment, qui étoit déjà finie en 1769, étoit habitée par mille enfans & trois cents adultes; le reſte tant maîtres, que valets, ouvriers & ſoldats, demeuroit au nombre d'à peu près cent, dans des maiſons de bois attenantes à celle de pierres & compriſes dans l'enceinte. Cette enceinte avoit trois portes. Au mois de Juillet, dès que je m'apperçus que la peſte ſe répandoit dans la ville, je priai le conſeil de la maiſon de faire fermer les portes, à l'exception de celle où étoit le portier, & qu'on ne laiſſât entrer ni ſortir perſonne, ſans la permiſſion du premier inſpecteur: je demandai auſſi qu'on fit acheter en grande quantité, dans des endroits encore ſains, de la farine, du drap, du linge, des ſouliers, & beaucoup d'autres choſes néceſſaires. Lorſqu'au mois d'Août, la peſte faiſoit des ravages, il ne fut plus permis à perſonne autre qu'à moi, d'y entrer. Il y avoit des gens aux gages de la maiſon, demeurant hors de ſon enceinte, qui achetoient tout ce qui étoit néceſſaire à la vie, & portoient les

* (z) Près d'une lieue de France.

lettres. J'avois donné au portier un ordre par écrit, dans lequel étoit détaillé tout ce qu'il pouvoit laiſſer entrer, & avec quelles précautions. Le boucher jettoit la viande dans de grands baquets pleins de vinaigre, & l'aide de l'économe l'en retiroit. Je ne permettois pas l'entrée aux pelleteries, à la laine, aux plumes, au coton, au chanvre, au papier, au linge, aux ſoieries; on laiſſoit paſſer les pains de ſucre après en avoir ôté le papier & la ficelle. On piquoit les lettres avec une aiguille, &, après les avoir trempées dans le vinaigre, on les ſéchoit à la fumée du bois de genièvre. Il étoit permis à tous ceux qui y demeuroient de parler avec leurs parens & amis, qui ſe tenoient hors de la porte à une certaine diſtance (*aa*). Nous fumes obligés de faire acheter au mois d'Octobre deux cents paires de bottes & de ſouliers; je les fis tenir pendant quelques heures dans le vinaigre, & ſécher enſuite.

Je voyois tous les malades de la maiſon

---

* (*aa*) J'avois fait conſtruire à la porte près du ſuiſſe deux barrières éloignées d'environ 12 pieds l'une de l'autre: les gens qui appartenoient à la maiſon ſe tenoient à la barriere intérieure, & ceux de dehors à l'extérieure.

deux fois par jour : deux chirurgiens examinoient les autres matin & ſoir; & m'avertiſſoient quand ils en trouvoient d'incommodés. Lorſque quelque choſe me paroiſſoit ſuſpect chez un malade, je le tenois éloigné des autres juſqu'à ce que je fuſſe ſûr que ce n'étoit pas la peſte. Il m'eſt arrivé de trouver de cette manière, ſept fois la peſte entre les ſoldats (*bb*) & les ouvriers de la maiſon des enfans trouvés; mais comme je les ſéparois dès le premier indice du mal, aucun d'eux n'en infecta d'autres, excepté le maître ramoneur, qui donna la peſte à ſon apprenti. Depuis le mois de Juillet nous ne prenions plus d'enfans, ni ne recevions plus de femmes pour faire leurs couches dans la maiſon ; j'avois propoſé au conſeil de louer en attendant à cet effet une maiſon au faubourg, ce qui ne fut réſolu qu'au mois d'Octobre (*cc*). Il mouroit encore alors en ville au delà de mille hommes par jour.

---

* (*bb*) Il y avoit toujours une garde de 22 hommes avec un bas officier ; & depuis le mois de Juillet j'avois obtenu qu'elle ne fût point changée.

* (*cc*) Nous eumes bien de la peine à mettre cette maiſon de quarantaine ſur pied; il y avoit d'abord des obſtacles à ſurmonter, qui dépendoient des circon-

Je faiſois déshabiller nus les enfans qu'on apportoit dans cette maiſon de quarantaine; on brûloit d'abord leurs hardes, & après les avoir lavés avec du vinaigre & de l'eau, on leur donnoit d'autres habillemens. Je tenois ces enfans l'eſpace de quinze jours dans trois chambres ſéparées du reſte; & ce tems paſſé, s'il ne paroiſſoit aucun ſigne de peſte parmi eux, ils étoient mis, après avoir changé d'habits, chacun ſuivant qu'il avoit fini ce premier tems d'épreuve, dans le corps de logis de cette maiſon de quarantaine, où ils reſtoient encore quinze jours, avant qu'on les tranſportât au grand hôtel. Je voyois chaque jour ces enfans, & les femmes en couches (*dd*). On ap-

---

ſtances fâcheuſes où nous nous trouvions, puis il falloit avoir une maiſon convenable: ce qui retarda cet arrangement juſqu'au mois d'Octobre. En attendant on expoſa pluſieurs enfans à la porte du grand hôtel; je les tins dans une maiſon de bois du voiſinnage, & M. de Durnowo en retira auſſi chez lui; je les mis tous dans la maiſon de reception ou de quarantaine en queſtion, dès qu'elle fut prête, ce qui arriva au mois de Novembre.

* (*dd*) Dans cette même maiſon de quarantaine j'avois auſſi établi un petit hôpital d'accouchement, pour

porta un enfant avec un bubon peſtilentiel, & deux autres pendant le tems d'épreuve eurent la peſte avec des bubons (*ee*). Je les mis dans des chambres à part avec leurs gardes & de cette façon la contagion n'alla pas plus loin. (*ff*) J'ai eu ainſi le bonheur

---

y recevoir les femmes groſſes & ſoigner les pauvres accouchées pendant tous le tems que dureroit encore la peſte. M. de Durnowo s'étoit chargé de l'économie de cette maiſon de réſerve.

(*ee*) J'en a fait mention ci-deſſus chap. III.

* (*ff*) Comme il pouvoit arriver que la peſte, qui diminuoit en ville, continuât dans cette maiſon par les enfans qu'on y apportoit journellement, & par les femmes en couches: pour parer à tout événement, & pour ſuivre les ordres de la Souveraine, je préſentai conjointement avec M. de Durnowo à la commiſſion de ſanté le règlement que j'avois fait pour cette maiſon de quarantaine: il contenoit en détail les précautions que je viens de rapporter. La commiſſion les approuva de la maniere ſuivante:

„ Extrait d'une note remiſe au conſeil des tutelles » de la maiſon des enfans trouvés, de la part de la » commiſſion établie pour la préſervation & la guériſon » de la peſte, le 25 Novembre 1771.

» L'arrangement, qui a été arrêté par le ſuſdit con-

d'arracher à la mort environ cent cinquante

» ſeil, concernant la réception des enfans trouvés, » l'établiſſement d'un hôpital pour les peſtiférés, & » les moyens de préſerver généralement toute la mai- » ſon de la contagion, venant à être préſenté à la » commiſſion par M. de Durnowo Brigadier des ar- » mées & membre du dit conſeil, ainſi que par M. le » médecin Mertens, a été trouvé par la commiſſion » bien réglé, & ſagement conçu dans ſes parties. »

» La préſente traduction a été faite à la chancelle- » rie de la Légation de Ruſſie à Vienne, & ſe trouve » en tout conforme au véritable ſens de l'original. Ce » qui j'atteſte par ma ſignature. A Vienne ce 23 Dé- » cembre 1775.

» Grégoire DE POLETIKA
» Conſeiller de Légation de Ruſſie. »

M. de Betzky dans ſa lettre du 13 Décembre 1771, après m'avoir parlé des moyens de rendre cette maiſon de quarantaine moins diſpendieuſe, ajoute: » Je crois » même, Monſieur, qu'en ſuivant à cet égard les ſages » règlemens que vous avez rédigés pour ce qui con- » cerne la ſanté dans ces nouveaux établiſſemens, & » que j'ai lus avec beaucoup de ſatisfaction, on pour- » roit abréger les détails dont je viens de parler, pour » l'introduction dans la maiſon non ſeulement de ces » enfans, mais encore des nourrices & de toutes les

enfans (*gg*) apportés depuis le mois d'Octobre. Au printems de l'année 1772, tout reprit ſon ancien train.

» perſonnes qui pourroient leur être néceſſaires, &c.

» J'ai l'honneur d'être &c.

» J. BETZKY. »

* (*gg*) Dans une autre lettre du 30 Décembre 1771, M. de Betzky s'exprime ainſi: » Je vois avec ſatiſ-» faction, Monſieur, par votre dernière du 22 de ce » mois, que l'arrangement projetté pour la réception » des enfans a déjà eu ſon effet, & que vous en avez » déjà même introduits 58 dans l'enceinte de la mai-» ſon. On épargnera d'abord par cette opération beau-» coup de ſoins, de détails & de dépenſe; & d'un au-» tre côté, en ſuivant toujours cette marche, on ſera » à même de recevoir dans tous les tems de nouveaux » orphelins & de nouveaux enfans dans cette maiſon » de dépôt, &c.

» J'ai l'honneur d'être &c.

» J. BETZKY. »

Je fis entrer peu à peu au commencement de l'année 1772, dans le grand hôtel le reſte des enfans que j'avois recueillis dans cette maiſon de quarantaine. Leur nombre, tant des orphelins dont les parens étoient morts de la peſte, que des nouveaux nés, ſe montoit à cent cinquante.

FIN.